



Voyage en
Aspiring & Fiordland

Rees Dart & Routeburn tracks

Novembre 2008

Benoit Pette

*A Mamie Nadette, qui m'a accompagnée dans
les champs de fleurs de la Dart Valley.*

*A Daphnée, qui gambadera maintenant aux
côtés de mes pensées.*

Table des matières

Vendredi 7 novembre	7
Samedi 8 novembre	8
Dimanche 9 novembre	14
Lundi 10 novembre	19
Mardi 11 novembre	24
Mercredi 12 novembre	28
Jeudi 13 novembre	34
Vendredi 14 novembre	40
Samedi 15 novembre	46
Epilogue	50
Cartes	51
Profil de la randonnée	55

Achevé de rédiger le 13 juin 2011.

Vendredi 7 novembre

L'avion s'apprêtait à atterrir sur Queenstown quand la couche de nuages disparut. La petite mitre située au sud de l'aéroport apparut d'un coup, et avec lui le souvenir de mes premières vacances dans l'Île du Sud. C'était fin 2005, Seb et moi venions de sécuriser notre avenir en Nouvelle-Zélande et deux semaines de découvertes qui changèrent ma vie se profilaient devant nous. Mais ce jour là, alors que l'avion entamait son dernier virage, c'est avec Christos que je discutais. Lui et moi étions tout excités alors qu'enfin, la randonnée que nous avions préparée pendant dix mois, allait pouvoir commencer.

Christos est un ami que j'avais rencontré fin 2003, à Manchester. A l'époque, je commençais ma carrière de consultant freelance dans les technologies Vignette. Quand je fis connaissance de la petite équipe avec qui j'allais travailler pendant plusieurs mois, je compris qu'il était tout à fait possible de se faire des amis au travail, que les collègues peuvent aussi devenir des amis, voire vous rejoindre un jour à l'autre bout du monde pour crapahuter dans la nature. A Manchester, à Macclesfield plus exactement, je fis la connaissance de Rob, Ian, Nick ... et de Christos. Comme avec les autres, le courant passa très vite. Lui et moi, nous nous étions découverts une passion commune et immodérée pour la nature, les grands espaces, mais je ne m'imaginai pas, à cette époque là, que ce petit gars aux yeux bleus, brun, pas très grand, très *Manchester* dans son accent, viendrait me serrer la pince un jour à Wellington, pour partir ensuite en randonnée.

Et cette randonnée, nous l'avions longuement préparée. Pour Christos, elle s'inscrivait dans son projet qui consistait à grimper sur les plus hauts sommets du monde et à découvrir la planète, côté sauvage. Dans son périple s'étalant sur deux années, il avait prévu de passer par la Nouvelle-Zélande. Vu son état d'esprit et sa préparation, il était important de ne pas le décevoir.

De mon côté, il était une piste réputée pour sa difficulté, à laquelle j'avais déjà plusieurs fois envisagé de me mesurer. Située dans le sud ouest de l'Île du Sud, dans Fiordland, elle accumulait les superlatifs: la plus sauvage, la plus humide, la plus reculée, la plus difficile, la plus déserte, la plus accidentée, la plus peuplée de *sandflies*, ... Un rêve pour amoureux de la nature sans concession, c'est ainsi que je voyais la Dusky Track. Christos, lui, salivait autant que moi face au défi, et après avoir mollement envisagé d'autres randonnées, nous avons finalement tranché pour la Dusky.

Mais Dame Nature a ses lois, et elles sont impénétrables: deux semaines avant l'arrivée de Christos, un glissement de terrain de la taille d'un stade de foot traversait la piste. Plus question pour quiconque de se rendre dans cette partie de Fiordland, et nous avons dû trouver un plan de repli. Pendant que Christos s'acheminait tout doucement vers la Nouvelle-Zélande, je me replongeai dans la littérature des "trampers" ... et croisai mes idées avec les recommandations du DOC. Finalement, pour profiter du temps qui nous était imparti, je parvins à un montage assez alléchant, et pour le moins inédit:

- Nous partirions de Glenorchy, au Nord-Ouest de Queenstown, pour emprunter, en quatre jours, la Rees-Dart, une randonnée du nom des deux vallées qu'elle traverse, la Rees et la Dart. Cette partie nous promettait d'être peu fréquentée.
- Au terme de celle ci, nous tenterions de traverser la vallée pour rejoindre, en une journée la Routeburn Track. La difficulté allait consister à traverser une rivière réputée non franchissable.
- Enfin, la Routeburn, spectaculaire mais plus fréquentée, nous amènerait aux portes de Fiordland, puis à The Divide, sur la route de Milford Sound.

En tout, nous aurions trois cols à franchir, deux rivières et deux parcs



nationaux à traverser, une centaine de kilomètres à parcourir ...

J'avais mis en place toute la logistique pour nous y rendre et pour en revenir. Ne restait plus, à Christos et à moi, qu'à faire nos sacs. A Wellington, nous avons quelques jours pour faire les courses, charger nos sacs, les peser, constater qu'ils étaient trop lourds, les alléger, recommencer ... Finalement, au comptoir d'embarquement de l'aéroport, lui et moi affichions un joli 25 kilos de bagages chacun ... A lui la nourriture, à moi le matériel de camping. Ce poids devait me soucier un peu. Un an plus tôt, je m'étais sévèrement blessé le dos. S'en était suivie une série de séance de rééducation, beaucoup de souffrance, de frustration, ... mais mon principal objectif était d'être prêt pour la venue de Christos. Finalement, mon dos s'était bien remis, mais sa capacité à porter un sac lourd restait une question en suspens. Je savais que j'allais devoir être précautionneux.

Descendre de l'avion sur le tarmac de l'aéroport de Queenstown me procura le même plaisir que quelques années plus tôt. Sans passerelle, et tout de suite au contact du ciel, des montagnes environnantes, je ne pus m'empêcher de sourire. Christos, les cheveux mi-longs et le visage entouré d'une petite barbe, en fit autant: "Pas mal ..." dit-il en hochant la tête.

Ayant récupéré nos bagages, nous partîmes tout de suite en direction du centre ville pour faire d'ultimes courses: acheter les tickets des refuges, se procurer des bouteilles de gaz. Tout cela se déroula assez vite après une série de déconvenues vécues dans l'après-midi, pour rejoindre Queenstown. Nous fûmes contents de poser les sacs à dos au backpacker. Le soir, nous devions rencontrer Sabine, une ancienne copine de collègue, et Yann, son ami. Le restaurant dans lequel nous entrâmes se trouvait face au lac, avec la chaîne des Remarkables pour horizon. La nourriture fut sophistiquée, ce qui n'était pas complètement dû au hasard: il s'agissait de notre dernière soirée "civilisée" avant notre plongeon dans la vie sauvage, pour 8 jours, et il s'agissait de se faire plaisir!

Vers 22h, après avoir partagé une bière dans un chalet-bar, bien calés au fond de canapés près de la cheminée, nous primes congé de Yann et Sabine et partîmes nous coucher.

Samedi 8 novembre

Le réveil sonna à 5h. Alors que Christos cherchait éperdument ses forces pour ouvrir un œil, je partis prendre ma douche. Plus tard, il me rejoignit pour le petit déjeuner. Histoire de s'acclimater au plus vite, j'avais préparé des céréales pour chacun, de cette variété qui accompagnerait nos matins pour les huit journées à venir. Nous convînmes qu'ils étaient acceptables, mais je vis dans les yeux de Christos que ça ne durerait pas longtemps, ce sur quoi j'étais d'accord. Mais après tout, une randonnée n'est pas une promenade gastronomique !

Dehors, le ciel affichait un bleu homogène, un peu clair, un peu frais, de celui qui se mélange avec la brume matinale. Les conditions laissaient présager de superbes paysages. Quittant Queenstown vers 8h dans une navette, la route de Glenorchy nous en offrit, enchaînant, virages après virages, les montagnes aux sommets enneigés. Quand la route bifurquât vers le Nord, dans un des coudes du lac, le chauffeur arrêta le bus pour nous laisser profiter d'un panorama exceptionnel: face à nous, les deux vallées, Dart à l'Ouest et Rees à l'Est, séparées par la chaîne Forbes Mountains, toute blanche. Profitant de l'opportunité, et dans une gentillesse toute *kiwi*, le chauffeur partit dans une explication sur la variation, la plus importante au monde, du niveau du lac de Wakatipu :

- Selon la légende Maori, le géant Matau aurait été tué dans son sommeil pour avoir enlevé la fille d'un chef de clan. La forme du lac (en « S ») serait celle du géant, couché sur le côté. Cependant,

- Voyage en Aspiring & Fiordland -

le cœur d'un géant étant indestructible, il continue de battre, ce qui fait monter et descendre le niveau de l'eau de 12 centimètres toutes les 5 minutes, un phénomène unique au monde. D'un point de vue scientifique, on attribue plutôt cela aux variations de pression atmosphérique.

Arrivés à Glenorchy, nous quittâmes notre petit groupe de 10 pour être emmenés par un certain Jason aux abords de la Rees Valley. Dans le van secoué par les trous de la route non bitumée, nous n'étions plus que trois à profiter des paysages ensoleillés. A mesure que nous approchions de notre point de départ, il devenait de plus en plus évident que nous quittions la civilisation pour entrer dans un désert sauvage. J'étais monté à l'avant du van et discutais avec Jason, un kiwi dans la barbe, dans l'attitude et dans l'accent :

- Alors, c'est quoi votre programme ? Me demanda-t-il à peine le moteur démarré.
- Eh bien nous allons tout d'abord faire la Rees-Dart, en quelques jours ...
- Tu sais que le pont au dessus de Snowy Creek n'a pas été réinstallé encore ?
- Le DOC m'en a parlé, oui. Ils devaient le faire ces jours-ci, mais la météo les en a empêché ; en fait, on compte voir sur place, et on espère que si le temps se maintient, la rivière sera franchissable.
- Pourquoi pas ! Tu verras, si le ciel est dégagé, la vue sur le col, est magnifique, tu devrais voir la Cascade Valley.

Christos étant un grand fan des hautes montagnes, j'espérais qu'on pourrait voir LE sommet de la région et comme la question me trottait dans la tête depuis plusieurs jours, je demandai :

- Tu crois qu'on pourra voir le mont Aspiring depuis le col ?
- Ca dépend, si c'est vraiment dégagé ... mais tu devrais pouvoir, oui.
- Mmhh ... je croise les doigts alors. Et tout cas, après la Dart Valley, on a prévu de traverser la Dart River pour ...

Je vis ses sourcils se soulever derrière ses lunettes de soleil :

- Quoi ? Ca te semble difficile ? Lui demandai-je.
- Et bien, il y a du débit, et c'est large. Tu sais que c'est emprunté par les Jet Boats ? C'est pas mal ambitieux comme programme, dis donc.
- Disons que nous sommes équipés. J'ai une longue corde, et puis on a bien étudié le terrain. J'ai un peu d'expérience. On émet aussi l'hypothèse qu'il va continuer à faire beau, et que le niveau ne montera pas trop. De toute façon, si c'est trop dangereux, on fera le tour par le Sud du mont Alfred, le but étant de rejoindre à terme la Routeburn.
- Ca fait un long bout ...
- Je sais. Il faudra sûrement improviser un peu. Mais j'aime bien ne pas tout savoir à l'avance non plus. J'ai bon espoir qu'on arrive à atteindre notre objectif.
- Connecter la Rees-Dart à la Routeburn, c'est une bonne idée, dis donc ... Faudra que j'y pense.

J'avais lu sur le net que cette région avait servi de décor pour le tournage de scènes du Seigneur des Anneaux, ce que confirma Jason. Il m'indiqua où je pouvais « visiter » Isengard, la Lothlorien ... La forêt des Elfes, choix amplement justifié par les dimensions et la finesse des décors qui nous entouraient.



- Voyage en Aspiring & Fiordland -

- Vous trouverez que le terrain peut être « boggy » par endroit, ajouta Jason.

Je ne relevai pas le terme « boggy » et le laissai poursuivre :

- Le sentier de la Rees Valley suit le plat de la vallée. Parfois, il monte à flanc de montagne, parfois, il redescend. Vous feriez aussi bien de faire votre propre route, en remontant la rivière, jusqu'à ce que vous atteigniez le fond ... je dis ça, c'est si le sentier devient vraiment trop pourri, plutôt que de vous acharner dessus, faites le tour, redescendez et avancez là où c'est plus praticable.

Je l'écoutais attentivement. Jason, en bon kiwi, semblait être un adepte de la randonnée « pieds mouillés ». Or, moi, j'avais toujours été élevé à l'école des pieds qui doivent rester parfaitement secs. A ma grande surprise, ça ne semblait pas être le cas de ce côté-ci de la planète, et une randonnée terminée avec des chaussettes sèches n'était pas vraiment une randonnée, plutôt une gentille promenade du dimanche ! J'étais intrigué par cette nouvelle approche, et il me tardait de l'essayer. Par ailleurs, j'avais fait l'acquisition de nouvelles chaussures de marche, et contrairement à mes précédentes en gore-tex, celles-ci étaient plus traditionnelles, c'est-à-dire tout en cuir.

Bref, les conseils de Jason, à ce moment là, émanaient d'un monde aux pratiques encore inconnues, voire, incongrues pour moi. Décidément, cette randonnée s'annonçait riche en découvertes. L'une d'elles, à l'arrière du van, profitait du paysage, un peu indolent : c'était la première fois que j'allais randonner avec quelqu'un dont l'appétit pour ce genre de vacances sportives allait rivaliser avec le mien.

Finalement, à 10h, Jason nous déposa à Muddy Creek, nous souhaita bonne chance, et fit demi-tour avec son van. Je le vis s'éloigner et écoutai avec délice le bruit de son moteur s'évanouir : nous ne devions pas en entendre avant quelques jours. Nous étions aux portes de notre randonnée, Christos et moi échangeâmes un sourire. Ca y est, nous y étions ! Evidemment, nous primes la pose, frais et souriants. Dans quel état serions-nous dans quelques jours ?

Je commençai par me changer pour m'adapter aux conditions météo, pendant que Christos s'appliqua de la crème solaire. Je chargeai mon sac, Christos fit de même et nous partîmes. Le chemin, au premier abord, était très large, très facile. Evoluant sur le flanc Ouest de la vallée, c'était le massif Forbes qui s'offrait à nos yeux le plus facilement. Ses sommets enneigés étaient autant d'invitations pour Christos. Je lui indiquai un passage en altitude, de l'autre côté de la vallée, au travers des montagnes pour rejoindre la Dart Valley. A le voir, c'était définitivement un programme alléchant, mais ce n'était pas ce qui était prévu : les intentions que nous avions laissées derrière nous ne correspondaient pas à ce chemin là, et pour terminer, nous n'avions pas étudié ce passage en détail. Notre feuille de route initiale semblait de toute façon très prometteuse.

Après une heure de marche où nous avons discuté avec entrain et plaisir, tout heureux de nous retrouver là, à deux, nous fîmes notre première pause, adossés à un gros rocher. Christos avait apparemment du mal à régler son sac et souffrait aux épaules. Tout en fumant sa cigarette (la première d'une longue liste !), il fit quelques ajustements puis nous repartîmes.

Le sentier prit tout de suite un peu de hauteur et nous offrit notre première vue d'ensemble de la vallée. La rivière Rees s'y écoulait docilement, avec des courbes toutes en rondeur. Tout au long de sa descente vers le lac, elle était accompagnée de petits torrents sillonnant la vallée. Entre eux, on pouvait nettement deviner un terrain gorgé d'eau, marécageux. On vit quelques troupeaux de vaches se diriger doucement vers le Sud, pendant qu'une mouette (oui, une mouette), elle, remontait la vallée. Des hauteurs où elle se trouvait, la vue devait être exceptionnelle, embrassant d'un seul regard le paysage et ses couleurs, glissant sur ses nuances.

Un peu plus tard, nous redescendîmes au niveau de la vallée. Comme le



sentier traversait quelques bras de la rivière, nous eûmes l'occasion de mouiller les guêtres. Mais le niveau de l'eau, atteignant à peine le mollet, ne permit pas à l'eau de rentrer dans les chaussures. Nous étions encore loin de la traversée de rivière et de ses techniques associées. Pourtant, ayant dépassé la Twenty Five Mile Hut, et approché l'heure du midi, nous nous retrouvâmes face à un cours d'eau, autrement plus large : les choses sérieuses allaient commencer ! L'eau était turquoise et sortait d'un repli du massif des Richardson Mountains, à l'Est de la vallée. L'endroit, par ses couleurs éblouissantes, ses arbres délicats lancés au dessus de l'eau, était idyllique et semblait parfait pour y manger.

Je sortis le matériel de cuisine et lançai la popote. Tandis que Christos profitait du paysage, je me déchaussai et mis un pied, puis deux dans l'eau. Pas de doute, cette eau magnifique était bien de la neige fondue, et à son contact, les muscles de mes tempes se raidirent ! Cette pause fut aussi l'occasion pour Christos de faire connaissance avec les *sandflies*. Cet endroit, abrité du vent, était aussi accueillant qu'il était peuplé de ces petites mouches piquantes. Christos étant allergique à toute forme de piqûres d'insecte, il eut du mal à se détendre. Cette rencontre devait l'amener à éditer un petit guide à l'usage des voyageurs aux relations tumultueuses avec ces petits insectes.

Personnellement, plus habitué à leur présence, je pus adopter l'état d'esprit adéquat, qui consiste, en plus de se protéger correctement, à les ignorer et à les écrabouiller sans pitié quand ces petites bêtes se posent sur une partie non couverte. J'étais détendu mais désolé pour Christos. Je renonçai à essayer de le raisonner et me promis de choisir des endroits suffisamment ventés par la suite.

Du coup, le repas fut vite expédié, et nous repartîmes assez vite. J'avais les pieds mouillés et le débit de l'eau était très lent. Je traversai donc, les chaussures sur les épaules, pour rejoindre l'autre rive, tandis que Christos fit sa première tentative de traversée, avec guêtres, chaussures et bâtons de marche. Rétrospectivement, c'était drôle de le voir soulever ses pieds pour éviter que trop d'eau n'entre dans la chaussure. De l'autre côté, il dut admettre que ses chaussures étaient mouillées à l'intérieur. Et ce n'était que le début ! Un peu plus loin, la rivière à traverser était plus profonde et son débit plus puissant. Alors ça y est, cette fois ci, plus moyen de tricher : si nous traversions avec nos chaussures, guêtres ou pas, nous aurions les pieds mouillés !

- Tu sais, dis-je, je pense que ça ne sert plus à rien de lutter.
- Ouai. Là, il n'y a pas de doutes, on sera mouillés !
- Bon alors j'y vais, et tu attends que je sois de l'autre côté pour que je puisse te prendre en photo.

Je me lançai. Comme prévu, l'eau glacée se mit à descendre le long de mes chevilles, rejoignit le talon, puis remplit toute la chaussure. Ayant accepté l'idée que je ne pourrais pas traverser à sec, je ne me dépêchai pas et quand je rejoignis l'autre côté de la rive, je me retournai, avec un large sourire :

- A ton tour maintenant !

Christos adopta la même approche, et arrivé à mon niveau, il dit :

- En fait, c'est carrément sympa. Ca me plaît bien !

Restait à voir si marcher avec les pieds trempés faisait une différence. Selon les guides que j'avais lus, tous s'accordaient sur le fait que les risques d'ampoules s'en trouvaient diminués. Et en effet, nous n'en eûmes aucune. Ayant assimilé l'idée d'avoir les pieds mouillés, les traversées de rivières qui suivirent furent un vrai plaisir, et cessèrent de nous ralentir.

Tandis que la journée avançait, notre progression était bonne. En contournant un petit plateau, nous partîmes dans une discussion sur le tour du monde de Christos :

- En fait, dit-il, je réfléchis à mon programme de l'année prochaine.



- Voyage en Aspiring & Fiordland -

Je suis obligé d'y penser un peu en amont pour pouvoir préparer. Le problème, tu vois, c'est que je suis témoin au mariage d'un super pote, mais qu'à cette date là, je suis sensé remonter le continent américain à pied.

- Ah oui ? Est que vas-tu faire ? Rentrer en Europe pour le mariage, puis reprendre là où tu t'étais arrêté ?
- C'est une option, mais ça coûte vachement cher, et il faudrait que je sois un peu plus raisonnable d'un point de vue financier. J'ai trop claqué sans regarder jusqu'à maintenant. Et puis je serai dans un trip où je suis ravitaillé en nourriture tous les neuf jours, en presque complète autonomie, et il faudrait que je rentre en Angleterre pour quelques jours, assister à une grosse fête, faire des discours ...
- Mouais. A mon avis, ce serait un trop gros choc pour le système. Et puis ce sera pas terrible pour ton voyage en Amérique, ni pour ton ressenti au mariage. Tu seras ni dans l'un, ni dans l'autre. Moi, ça me semble pas terrible.
- Sûrement. Sinon, comme mon autre objectif, c'est de grimper les 7 sommets les plus hauts des 7 continents, ben je pourrais toujours faire l'Aconcagua en début d'année, puis aller au mariage ... le problème, c'est que pour le reste de l'année, ça ne colle pas vraiment avec les saisons pour escalader les autres sommets.

A l'écouter, je découvrais un Christos à la recherche de records et soucieux de cocher les cases de sa liste de choses à faire avant de mourir. Cette approche me surprit mais surtout, je l'enviais pour la chance qu'il avait de pouvoir visiter tous ces endroits. Mes attentes embrassaient les siennes, mais au premier lieu de mes motivations, je plaçais les rencontres avec la Nature. Certainement un objectif pour lui aussi, mais avec derrière, un moteur différent. Ces discussions avec lui devaient me permettre de mettre en perspective mes propres attentes, et pourquoi, au fond, j'essayais d'aller toujours plus loin dans mes expéditions loin des villes. Jusqu'où ? Pour voir quoi ? Autant de questions qui allaient obtenir des éléments de réponse ...

Nous fûmes interrompus dans notre discussion quand, ayant contourné le petit plateau, le sentier se mit à montrer des signes de faiblesse sous nos pieds. C'est là que la définition du terme *boggy* se forma dans ma tête. *Boggy*, c'était marécageux, ce que Christos confirma : « voilà, ça, c'est *boggy* ! ». Christos prit les devants, et je le regardai s'enfoncer à chaque pas. Quand il eut rejoint un terrain plus stable, je m'engageai, aidé des bâtons de marche. Le sol se déroba sous chacun de mes pas, et rapidement, j'avançai avec de la boue jusqu'à mi-cuisse. A chaque pas, il fallait sortir la jambe, trouver un appui, remonter pour replonger au pas suivant. Définitivement plus fatigant que de traverser une rivière, mais tout aussi intéressant ! La boue était très liquide, et c'en était presque surprenant de rencontrer un support suffisamment solide pour soutenir mes pas, presque un mètre sous la surface !

Finalement, je rejoignis Christos, et on éclata de rire à la vue de nos jambes couvertes de boue. Je me dis qu'à la prochaine rivière, tout cela serait rapidement nettoyé. Celle-ci ne se présenta pas immédiatement puisqu'un peu plus loin, nous touchions le fond de la vallée pour commencer l'ascension en direction du col. Un panneau nous indiqua que nous entrions dans le Mount Aspiring National Park. L'ambiance changea immédiatement et les premières gouttes de sueur de la journée se mirent à couler. Le chemin, maintenant ombragé, affichait une pente constante.

Peu de temps après, je coinçai un de mes bâtons de marche sous une pierre. En essayant de le retirer, une partie mobile de la canne se mit à coulisser un peu trop : la base du bâton resta coincée et le manche, dans la main. Je constatai avec dépit la piètre qualité du matériel loué et nous décidâmes qu'il



était grand temps de faire une pause. De son côté, Christos continuait de souffrir avec son sac à dos, incapable de trouver un réglage qui lui éviterait d'avoir les épaules exsangues. Définitivement un point qu'il faudrait surveiller une fois au refuge.

Alors que le soleil déclinait derrière les montagnes, nous franchîmes deux passages à avalanches. Nous pressâmes le pas, incités par les masses de neige en suspens au dessus de ces couloirs. Face à nous, la vallée se mit à tourner de manière très significative vers l'Est, tout en rétrécissant, indiquant l'arrivée imminente au refuge. La chaîne des Forbes Mountains se dressait devant nous et se jetait vers l'Est en un mur vertical et acéré, aux couleurs brunes, sombres, riches, lacérées par les langues de neiges. Un décor rustique, riche et sophistiqué dans ses nuances.

Enfin, peu avant 19h et après 16 kms de marche, j'aperçus, au détour d'un buisson de *speargrass*, le pont suspendu qui menait au refuge.

Comme prévu, nous étions seuls à la Shelter Rock Hut.

Christos commença par allumer un feu. De mon côté, je mis en place un protocole que j'avais l'intention de suivre chaque soir : je pris ma tenue de vêtements secs, une serviette, et partis à la rivière pour un brin de toilette. Ainsi, une fois revenu au refuge, je me trouverais propre, sec, opérationnel pour le soir. Christos m'aurait bien rejoint, mais son aversion pour les *sandflies* vainquit celle de sentir la transpiration ! Dommage, car de *sandflies*, il y en eut peu, le décor était bien sûr exceptionnel, et le plaisir de se passer à l'eau après nos baignades valait de tenter le coup.

Nous avons passé ensuite le reste de la soirée à effectuer l'intendance, au rythme de discussions légères. Je préparai le « repas » pour un Christos affamé, remplis les tickets pour l'utilisation du refuge, et écrivis quelques notes sur la journée. Finalement, Christos se passa le visage à l'eau ... chauffée sur la cheminée. Les *sandflies* étaient donc un prétexte !

Pour la sécurité de notre périple, j'avais décidé cette fois de tourner le dos au *beacon locator*, et d'emmener une radio. J'avais eu l'occasion d'en tester une lors de stages cette même année. Tous les soirs, à 20h, nous devrions établir un contact avec la base. Aussi, une dizaine de minutes avant l'heure dite, Christos et moi déployâmes l'antenne, un fil d'une centaine de mètre, suivant une orientation précise. Le point final de l'installation réclamait que le centre de l'antenne soit surélevé par rapport à ses extrémités. C'est ainsi que Chris s'est retrouvé, un soir de Novembre 2008, quelque part dans la montagne Néo-Zélandaises, à tenir un balai à la verticale au dessus de lui ! Le protocole à la radio commençait par un message de la base, indiquant la météo des jours à venir, puis, la base invitait, tour à tour, les différentes radios à s'exprimer. Si notre réception semblait bonne, apparemment, notre émission laissait à désirer. Heureusement, pour ce soir, une autre radio nous reçut correctement et retransmit notre message à la base.

La bonne réception dont nous bénéficiâmes nous apprit que la journée du lendemain serait difficile. La météo prévoyait pluies violentes et vents forts, plus fréquents dans la région que le ciel bleu dont nous avons profité ce jour là. En repliant l'antenne, Christos et moi échangèrent nos points de vue sur la question :

- On va prendre cher demain, dit Christos.
- Effectivement, c'est un peu inquiétant, surtout que nous sommes sensés passer le col.
- Bah, nous verrons bien. On pourra toujours y aller et, si les choses se gâtent, on fera demi-tour.
- Mouais, bien sûr. D'un autre côté, c'est le temps habituel de la région, donc ce serait dommage aussi qu'on ne l'ait pas un jour ou deux quand même. Ca va rendre les choses intéressantes en fait !



- Et puis on sera pas embêtés par les *sandflies* !

Le soir tomba pour de bon et il fallut allumer la lampe au gaz. Dehors, le vent se mit à souffler, présageant de la météo à venir. Je finis de prendre des notes sur la journée utilisant la seule source de lumière disponible à des kilomètres. Christos en faisait autant, mais sur l'écran de son PDA. Il avait, comme tout voyageur moderne, emporté son journal de bord électronique, et même des panneaux solaires pliables pour le recharger ! De temps à autre, je levais les yeux pour profiter de l'ambiance si particulière, si paisible, loin de l'agitation du monde.

Un peu plus tard, je m'allongeai dans mon duvet. Christos en fit autant. J'éteignis la lampe au gaz.

Dimanche 9 novembre

Le réveil sonna à 6h30. Comme je pouvais m'y attendre, ma première nuit en refuge ne fut pas bonne. J'avais remarqué lors de mes randonnées précédentes qu'il me fallait toujours plusieurs nuits avant de pouvoir dormir normalement, et cette nuit avait encore confirmé cette observation. De plus, le vent avait soufflé fort durant toute la nuit, interrompant mon sommeil à plusieurs reprises.

Ce matin, le ciel avait définitivement changé de teinte. Les sommets alentours avaient disparu dans une épaisse couche de nuages, et on sentait que la pluie n'allait plus tarder à tomber. Ni Christos ni moi n'avions d'entrain ce matin là, et la volonté d'avancer peinait à se défaire des brumes du sommeil. Finalement, à 8h30, nous sortîmes du refuge, et c'est à ce moment là que la pluie se mit à tomber, en fines gouttes d'abord, puis à seau ! Heureusement, nous étions préparés, et toutes nos affaires étaient recouvertes de protections étanches.

Les premiers pas furent agréables et ne posèrent pas trop de problème. La pente était douce, et le chemin évoluait entre de petits buissons rouges. Ceux-ci nous arrivaient à la taille et mon sac, en les accrochant au passage, délogeait les gouttes d'eau qui s'y étaient déposées. Le vent, pris dans le chenal de la vallée, se mit à souffler plus fort. D'une simple brise à la sortie du refuge, il avait rapidement gagné en puissance au point d'opposer une réelle résistance à notre progression. A présent, ses rafales emportaient des couloirs de pluie qu'on voyait distinctement. Quand l'une d'elles nous parvenait, je m'inclinai face à elle pour limiter la prise au vent, tournant la tête pour protéger mon visage. Souvent, la violence des bourrasques me faisait reculer d'un pas ou deux, de même pour Christos. A l'abri d'un rocher, je lui dis :

- Et ben il fait aussi beau que prévu !
- Ouaip. J'arrive pas à rester droit quand ça souffle de côté. On va devoir faire attention ...
- Mmmhh ... C'est vrai qu'en plus, il y a le col à franchir, et la situation risque pas de s'arranger, au contraire.

Il tenta d'allumer sa cigarette. Recroquevillé à mes côtés et soufflant une première bouffée, il ajouta :

- On va voir en avançant comment ça évolue. D'ici, on ne peut pas voir le col, les sommets sont complètement bouchés ... Sinon, tu devrais faire attention parce que j'ai remarqué que la protection de ton sac contre la pluie a tendance à s'envoler
- Ouais, je sais, le vent se prend dedans. Je me demande si je vais la garder en place, parce que si elle s'envole, elle sera définitivement perdue. Et d'ailleurs, c'est la même chose pour la tienne. Si tu veux, je pourrai te la mettre en place quand t'auras ton sac sur le

- Voyage en Aspiring & Fiordland -

dos.

- Pourquoi pas. De toute façon, il y a toujours les couvertures étanches dans le sac. Ces protections ne sont pas absolument indispensables.

Nous étions arrêtés depuis deux minutes, mais déjà, nous étions gagnés par le froid et les conditions empiraient. Il nous fallait avancer, alors je remis mon sac sur le dos, en sanglant la protection anti-pluie, et ajusta celle de Christos. Nous repartîmes. A mesure que nous progressions, la végétation s'éclaircissait. Les buissons laissèrent la place à quelques taches d'herbes, éparpillées entre les rochers. Le paysage devenait minéral. Au grondement du vent s'ajoutait celui du torrent au milieu de la vallée. Les couleurs sombres des montagnes, les nuages, furieux d'être ainsi malmenés créaient ensemble une atmosphère pesante, menaçante, s'insinuant lentement dans le mental, contre laquelle je luttais en me concentrant sur mes pas. Nous avançons vers le col, et la seule chose que nous pouvions voir pour le moment était une paroi rocheuse, barrée par la tempête et les salves de pluie. Subrepticement, le sentier disparut, nous laissant nous diriger vers le fond de la vallée. Puis, au détour d'un rocher, le Rees Saddle apparut, sur notre gauche, à l'aplomb d'un mur de neige.

La neige ne semblait pas très solide, plutôt un reste de cet hiver en partie fondu. Chris posa son sac sous un bloc rocheux, prit un peu de recul en assurant ses pieds, et observa le mur qui s'offrait à nous :

- Il ne me paraissait pas si vertical de loin ... cria-t-il pour couvrir le bruit du vent
- Oui, et l'escalade ne devrait pas être facilitée par la neige. Je te l'ai déjà dit, je n'ai pas une énorme expérience de ce type de terrain. Tu penses qu'on devrait sortir les crampons ?
- Non, c'est de la neige molle, ça ralentirait notre progression. De combien doit-on monter ?

Je sortis la carte, protégée par son enveloppe plastique, et tenta de lire, les jambes bien campées dans le sol. Le vent devait approcher les 100 km/h.

- Le col est à 1471 mètres. Vu où nous sommes, on est parti pour une escalade de 300 mètres.
- Mmhh ... Bon alors, on va essayer de longer la coulée sur la gauche. On va avancer doucement et creuser des marches avec nos chaussures. On verra ce que ça donne.

Je ne dis rien mais je n'étais pas très rassuré. La pente me semblait vraiment très inclinée, et la neige, un terrain que je ne maîtrisais pas très bien, molle et peu à même de nous offrir des prises solides. Mais déjà, Christos commença l'ascension et je lui emboitai le pas.

Les premières minutes furent aisées. Mes pieds s'enfonçaient profondément dans la neige, et à ce stade, j'étais assez méthodique. De temps à autre, je levais les yeux pour mesurer notre progression. Christos me semblait assez à l'aise et sa démarche me rassurait. Malgré tout, lui et moi étions obligés de surveiller en permanence les mouvements du vent. Régulièrement, sur notre droite, léchant la paroi, on pouvait voir des colosses de pluie se soulever avec furie et se ruer dans notre direction. Une fois sur nous, nous n'avions d'autre choix que de nous aplatir complètement contre la muraille que nous escaladions en espérant qu'ils ne nous voient pas.

Notre progression était très lente et je peinais à rester concentré. Arrivé à mi-hauteur de la paroi, je décidai de contourner une langue de neige pour rejoindre une zone plus claire. J'espérais profiter des mottes d'herbe pour avancer avec plus d'aisance. Christos me surveillait et continuait sa progression méthodique, plus près d'un à-pic, sur la gauche. Malheureusement pour moi, j'atteignis un pan trop abrupt pour pouvoir continuer dans la direction sur laquelle j'étais engagé. Pendant que je reprenais mon souffle, plaqué au sol,





- Voyage en Aspiring & Fiordland -

Christos, plus en amont, tentait une analyse du terrain pour m'indiquer la marche à suivre. De son promontoire, il me cria, la voix couverte par le vent :

- Tu passes sur la droite, tu devrais pouvoir remonter sur le petit ban de neige, puis me rejoindre.

Je soulevai ma capuche, battue par le vent, qui me couvrait les yeux et conclus que cette approche devait être la bonne. Je me raidis pour me remettre en route et comme je m'apprêtais à effectuer un mouvement latéral, je me retournai pour faire face à la pente. Je compris tout de suite mon erreur: avec mon sac dans le dos, à flanc d'une paroi presque verticale et secoué par le vent, la situation était très précaire. Christos me hurla :

- Mais non, remets toi face à la pente, tout de suite!!

Je m'exécutai rapidement et tombai immédiatement sur mes genoux. Non seulement l'ambiance dramatique créée par le vent réclamait une grande confiance, mais je venais de me faire bien peur. Je pris une grande inspiration, rassemblai mes idées, puis repartis. Mes mouvements étaient assez erratiques et j'avais du mal à ralentir les battements de mon cœur. Sûrement échaudé par ma méprise, Christos jetait des regards en arrière beaucoup plus fréquemment. Ayant atteint un nouveau cul de sac dans ma progression, j'entrepris une nouvelle fois la traversée latérale d'un névé. Alors que j'effectuai mes premiers pas, Christos, décidément plus expérimenté, me lança :

- Tes pieds, ne les croise pas ! Reste bien collé à la paroi, et déplace tes pieds latéralement sans croiser les jambes !!

Deuxième erreur, et le sentiment d'être un débutant encore renforcé ! Je ravalai ma fierté mais de force. En même temps, s'il s'y connaissait mieux que moi, je n'avais aucune raison de me braquer. Ce col commençait à jouer avec mes nerfs. Heureusement, nous approchions du sommet, et vu l'orientation du vent, je pensais vraiment qu'une fois dépassé, nous serions plus abrités. Las, arrivés au col, la vue était bouchée et l'air brassé avec plus de force. Christos, encore devant moi, me lança un sourire « on y est ! » puis repartit.

Derrière nous, la vallée Rees. Devant nous, un couloir qui, sur la droite, partait rejoindre le Mount Tydall puis le Mount Aspiring, tandis que, plongeant sur notre gauche, un goulet qui devait nous emmener vers la vallée Dart. Celui-ci semblait raisonnablement pentu mais beaucoup moins que ce que nous venions d'escalader. Toutefois, en son centre et le séparant dans sa longueur, se trouvait une profonde crevasse au fond de laquelle coulait Snowy Creek, le deuxième point d'interrogation de la journée : le col avait été une inconnue et aurait pu nous forcer à faire demi-tour, mais maintenant que nous l'avions franchi, pourrions nous traverser Snowy Creek ? Le pont qui l'enjambait aurait du être installé par le DOC ces jours ci, mais les précipitations l'en avaient empêché. Mouillés, nous l'étions, et je n'avais pas peur de rentrer dans le torrent s'il le fallait, mais le débit ne serait-il pas trop fort ? Et puis, si le pont enjambait la crevasse par le haut, cela signifiait que nous devrions nous rendre au fond de celle-ci pour franchir le torrent. Nous ne nous étions pas arrêtés au col, n'avions même pas pris de photos, trop malmenés par le vent, et Christos s'était immédiatement mis en route sur le chemin, bordé de speargrass. Celles-ci ondulaient comme une longue chevelure dorée balayée par le vent. Quelques minutes plus tard, il revint vers moi et me dit :

- Franchement, je crains qu'on ne puisse pas passer : tu vois pas cette crevasse ? S'il n'y a pas de pont pour la franchir, on va être forcés de faire demi-tour. Je flippe, mec !

Il me lança un regard soucieux, et je ne pus m'empêcher de sourire un peu, intérieurement, à la satisfaction de ne pas avoir été le seul à avoir eu peur à un moment! Pour ma part, je ne tirai pas de conclusion et espérai que le chemin descendrait doucement vers le fond de la faille :

- Bah écoute, je ne m'en ferais pas trop pour le moment. On ne sait

- Voyage en Aspiring & Fiordland -

pas encore si le chemin va nous emmener à un endroit praticable. On va avancer et on verra. Tiens, au fait, regarde, j'ai cassé un de mes bâtons !

Je lui montrai le pli irrécupérable, au bord d'une jointure, d'un de mes bâtons de marche. Non seulement, il n'allait plus m'être fort utile, mais en plus, il allait devenir un poids mort ainsi que la promesse d'une discussion intéressante une fois rentrés à Queenstown. Après l'avoir inspecté, Christos me dit :

- C'est vraiment un bâton de merde ! Pas étonnant que tu l'aies tordu, il n'a pas de cœur et il est en pauvre métal. Ces cons de l'agence t'ont filé un bâton de merde et te mettent en danger en te laissant avec un seul bâton. En rentrant, on va se les farcir !

Je mis la canne dans mon sac et m'apprêtais à repartir. Je pouvais sentir que mes pas étaient plus légers. Mine de rien, l'escalade du col avait été rude et j'avais beaucoup lutté pour ne pas me laisser gagner par la panique. Debout et marchant facilement sur le chemin, je me mis à sourire, trempé, dans la tempête, profitant de l'instant. La pluie et les conditions, pour le moment, ne me dérangent plus, et j'attendais que le chemin nous mène au torrent. Après un coude du sentier, un peu à flanc, je vis que j'avais eu raison d'espérer : de mon promontoire, je pouvais distinguer Christos descendre vers un gué qui enjambait Snowy Creek. Malgré la pluie violente et continue depuis ce matin, le torrent ne semblait pas avoir gonflé. Quand je rejoignis Christos, il avait posé son sac près d'un rocher, à côté des rapides :

- Ca semble tout bon, non ? me dit-il, en tirant sur une cigarette.
- Ben carrément ! Vu le niveau, ça ne va même pas être nécessaire de faire saute-mouton sur les rochers, on peut traverser à pied. C'est une bonne nouvelle, mais pour tout te dire, je suis presque un peu déçu. Au point où on en est, j'aurais voulu que ce soit un peu plus difficile !

Il rit puis dit :

- T'aurais voulu te désaper et faire trempette, c'est ça ?
- Disons que le temps ne s'y prête pas, mais c'est sympa quand tu peux le faire, non ? Ca fait partie du charme.
- Ouais, ben vu le temps, je te regarde, hein, tu m'en veux pas ? En tout cas, on a surtout de la chance que le niveau de l'eau ne soit pas plus haut. On va pas tarder à y aller, cela étant dit, parce que ça pourrait changer.

Il enfila son sac à dos, et je fis de même. Traverser Snowy Creek fut un jeu d'enfant, l'eau n'atteignit même pas les genoux, la deuxième inconnue de la journée était derrière.

La descente jusque la Dart Hut fut longue mais plaisante. Le vent continuait à crier sa rage, mais nous allions dans le même sens que lui, et avancer était maintenant beaucoup moins hasardeux. Le chemin louvoyait entre les herbes et les arbres. Ceux-ci prirent une teinte riche et pourpre quand j'atteignis un promontoire d'où je pouvais embrasser la vallée. Les salves de pluie descendaient sur notre droite, poussées par les lambeaux de nuages, l'air était fort, la vallée Dart, en contrebas, verte, et autour, quelques pics enneigés cernés de brouillard tournoyant. J'étais passé devant et quand Christos me rejoignit, je lui dis, enveloppé par les rafales, à quel point j'étais content d'être là, d'y être maintenant, et d'y être avec lui.

Les derniers lacets se déroulèrent sous nos pieds, entre marchepieds et petits buissons. Tout doucement, la végétation reprenait de la hauteur, et bientôt, nous dépasserait. Peu de temps avant de rejoindre le refuge, je coinçai mon deuxième bâton entre deux pierres et le pliai. Je décidai d'en rire quand je montrai à Christos le coude à angle droit. Il parvint tout de suite à la même conclusion que pour le premier bâton.



Vers 13 heure, après un pont suspendu, nous rejoignîmes le refuge. Une des portes était ouverte et un jeu d'échec installé de telle manière que nous aurions pu commencer immédiatement une partie. Au premier abord, nous crûmes qu'il y avait d'autres randonneurs, mais le reste de la journée nous prouva le contraire. Il était à peine 14 heures, et nous étions seuls à la Dart Hut. Trempé jusqu'aux os, j'enchaînai avec Christos la contingence. Il alluma le feu pendant que je mis de l'eau à chauffer pour le repas. Enfin, pas encore complètement refroidi et malgré les trombes d'eau, je pris quelques vêtements secs et du savon et partis pour la rivière. Elle se situait à une cinquantaine de mètres du refuge, et si je ne fus pas embêté par les *sandflies*, le froid mordant me fit expédier la toilette au plus vite. De plus, le débit du torrent n'avait rien de rassurant. Je remis mes vêtements secs et couru m'abriter. Christos fumait une cigarette sous le préau du refuge :

- Franchement, bravo. Ils sont fous ces Français ! Je sais vraiment pas comment tu fais !
- Vu le contexte, c'est plutôt l'après toilette qui est intéressant, pas la faire. Sérieusement, je me sens vraiment mieux maintenant que je l'ai fait. T'aurais du venir ...
- Non vraiment, sans façon. Je ferai chauffer un peu d'eau tout à l'heure, ça me va mieux. A propos, tu as bien fait d'y aller maintenant, on voit nettement que le niveau de l'eau augmente

Je me retournai pour voir ce que je n'avais pas constaté avant : la rivière Dart avait, depuis que nous étions arrivés une trentaine de minutes plus tôt, doublé de volume et continuait de grossir. Les flots, déjà énervés, étaient maintenant déchaînés et débordaient leur colère de tous les côtés.

- Impressionnant ! dis-je. Je crois qu'on a vraiment bien fait de partir tôt ce matin. Je sais pas dans quel état est Snowy Creek à cette heure ci. Peut-être qu'on ne pourrait pas la traverser
- En effet, je pense que ce serait sûrement beaucoup plus compliqué. Tu avais vu qu'après le col, nous étions sur un chemin d'avalanches ? Si on n'avait pas pu passer, on n'aurait même pas pu camper là !
- Ouai, j'avais vu le panneau. Je suis content qu'on ait terminé cette journée. C'était vraiment bien ! Bon, je vais mettre mes vêtements à sécher.

Christos avait déjà suspendu ses vêtements mouillés à l'extérieur, sous le préau, pour évacuer un maximum d'eau avant de les accrocher autour du feu. C'était dans ces conditions là que j'appréciais encore plus d'avoir le refuge pour nous seuls, car la place autour du poêle n'est pas infinie !

Secs et installés, nous allions pouvoir manger. Je fis couler l'eau frémissante dans les sachets de plats déshydratés. Coincés dans la tempête, toute perspective de déjeuner avait été oubliée, et seule une barre de céréales finissait de quitter mon estomac. Nous avions faim ! Une fois le repas expédié, une vague de fatigue me submergea. Je souris à Christos puis partis dans une des chambres écouter le bruit de la pluie dans la douce chaleur de mon duvet, puis dans la torpeur de mes songes.

Quand j'ouvris les yeux, j'étais bien. La pluie qui tombait violemment sur le toit, grondait. Je pouvais entendre le torrent gronder sa furie. Il faisait un peu sombre dans la chambre. Christos vint frapper à la porte :

- Ca va Benoit ? Tu as dormi une heure. Tu te lèves ?

Je bredouillai un « oui » endormi et rassemblai quelques affaires pour me couvrir. Je rejoignis rapidement le poêle et m'assis pour terminer de me réveiller. De mon banc, je pouvais maintenant voir le torrent et je fus surpris par sa taille : depuis notre arrivée, le petit poney s'était transformé en un cheval sauvage, puissant, grandiose, charriant des tonnes d'eau.

Il était 17 heures, le jour tirait vers sa fin. Je profitai du poêle en discutant avec Christos, indolents. Un peu plus tard, nous installâmes le dispositif radio. Le signal n'était pas terrible, et une fois de plus, la base ne parvint pas à nous comprendre. Je pensai à Seb qui devait essayer de capter nos voix sur le site Internet : ça devait être frustrant. Nous parvînmes tout de même à comprendre que la météo devait s'améliorer pour le lendemain. A vrai dire, ça m'aurait été égal, si ce n'avait été pour la traversée de la rivière Dart, prévue quelques jours plus tard : avec une telle quantité d'eau à évacuer, le passage paraissait compromis. Seul le beau temps nous donnait une chance de pouvoir traverser pour rejoindre la Routeburn sans avoir à contourner le Mount Alfred par le Sud, ce qui aurait pour conséquence de rallonger considérablement notre cinquième jour de marche tout en le rendant profondément ennuyeux. Vraiment, le beau temps serait notre ami s'il nous permettait de franchir la Dart !

Après avoir rangé la radio, on disserta sur les journées à venir, mais celle qui venait de s'écouler avait réclamé beaucoup d'énergie. Ni Christos ni moi ne faisons d'efforts pour cacher la fatigue. Rapidement mon anglais devint incohérent, et Chris, qui ne faisait pas mieux, proposa d'aller se coucher dans la chambre éloignée du torrent, ce que nous fîmes.

Lundi 10 novembre

C'était la clarté de la pièce qui m'avait réveillé. Christos, lui, était déjà debout. Je profitais de chaque moment, la chaleur délicate du duvet m'enveloppait et je ne comptais pas interrompre le cours de mes rêveries en de si bonnes conditions. Mais Chris me lança depuis la salle principale que le ciel était complètement dégagé, ce qui réussit à m'extirper de mon sac de couchage pour le rejoindre sur le perron. Le poêle était éteint. Dehors, le ciel, bouché la veille, était d'un bleu pur, glacial. Autour de nous, alors que je plissai les yeux pour m'habituer à la luminosité, je pus voir les sommets de l'Aspiring National Park, couverts de neige d'un blanc ciel. Le débit de la Dart River, en face du refuge, était encore élevé, comme si la rivière finissait de bouder, grommelant quelques protestations. La journée s'annonçait magnifique.

Bizarrement, mon tendon gauche me lançait un peu. Sûrement une affaire de quelques minutes, le temps de le réchauffer, me dis-je. A vrai dire, la vraie chose qui comptait maintenant était de passer un café pour s'éveiller en douceur et profiter des paysages. Je rentrai dans le refuge pour le préparer. Alors que je me penchai sur mon sac pour sortir les affaires de cuisine, je constatai que l'emplacement réservé à ma gourde, à l'extérieur du sac, était vide. Je fis le tour du refuge et dû finir par admettre que je l'avais perdue. Avec les deux bâtons cassés, l'addition de la journée précédente commençait à être salée ! J'essayai de ne pas m'en faire et rejoignis la terrasse avec deux tasses brûlantes. Christos fumait en s'imprégnant des paysages :

- C'est vraiment sympa, non ? dis-je en lui tendant son thé.
- C'est superbe ! C'est vraiment extra de pouvoir profiter de ça ce matin, vu le temps qu'il faisait hier ! C'est un peu comme un cadeau, une surprise qu'on nous fait en se levant.

Le soleil choisit ce moment là pour toucher notre refuge, transformant instantanément les verts sombres et uniformes qui nous entouraient en une foison de nuances chatoyantes et claires. La rosée qui alourdissait les branches partit soudainement en fumée, créant des volutes éphémères au dessus de la forêt. Comme si je risquais de réveiller un voisin, je méditai sur cette scène à voix basse :

- Quel spectacle extraordinaire ... On voudrait que ça dure tout le temps, que la journée ne soit qu'un matin, et qu'on ne soit jamais tout à fait réveillé. C'est tellement calme, tellement paisible.



- Voyage en Aspiring & Fiordland -

- C'est vrai. Et puis, nous sommes seuls pour en profiter ... Il marqua une pause et ajouta :
- Tu vois, franchement, ça ne me dérangerait pas de devoir travailler ici pendant quelques mois de l'année. Je postulerais pour rejoindre le DOC et avec ma miss, on s'installerait ici le temps d'une saison, d'un hiver. J'ai pas besoin de beaucoup plus, tu vois. Pendant des années, j'ai accumulé des gadgets, des trucs et des machins, mais aujourd'hui, je pense que je pourrais m'en passer.
- Mouais, à mon avis tu aurais quand même du mal à vivre sans une bonne connexion internet ! Regarde, nous sommes ici, en randonnée, et tu as pris ton PDA avec un chargeur solaire !
- Effectivement, mais c'est pour mon blog, ça va plus vite. Je pense que j'accepterais de m'en passer pour pouvoir profiter d'une vie ici, en pleine nature.
- Ok ... mais pour le moment, il te manque aussi la miss, hein ? Et à mon avis, c'est pas en habitant ici que tu vas pouvoir en trouver une, dis-je en rigolant.
- Non, c'est vrai, il faudrait que je la trouve avant. Et il faudra que ce genre de projet l'intéresse. Cela dit, tu serais étonné de voir à quel point il est plus facile de rencontrer des misses quand tu voyages. A Manchester, je suis resté des mois sans avoir de relations. Mais en traversant tous ces pays, j'ai multiplié les rencontres.
- J'imagine que les personnes que tu croises en route sont des gens qui, à priori, partagent ton goût pour le voyage, la découverte de nouvelles cultures, de nouveaux paysages. Ça facilite le contact.
- C'est sur. Maintenant, je ne sais pas si j'aurais absolument besoin d'être avec quelqu'un pour vivre et travailler dans un endroit comme celui-ci. C'est superbe, franchement.
- Ouais ... moi, tu vois, malgré mon amour pour la nature, je sais pas si je pourrais renoncer complètement à la vie telle que je la vis aujourd'hui. J'ai déjà pas mal réduit la voilure d'un point de vue matérialisme en arrivant en NZ, mais de là à m'isoler complètement. En tout cas, pas du jour au lendemain, peut-être progressivement. Et définitivement pas tout seul.

La discussion continua comme ça le temps du petit déjeuner. Alors qu'elle se poursuivait, le soleil commençait à taper, et la chaleur avec. Finalement, il allait falloir le quitter, ce coin de paradis, et admettre que cette matinée ne serait pas éternelle.

Auparavant, je voulais me donner une chance de retrouver ma gourde. Je conclus avec Chris que je retournerai sur le chemin de la veille pour 30 minutes maximum, et après avoir enfilé mes vêtements de marche qui avaient bien séché, je partis, le laissant nettoyer le refuge. Sans mon sac, la progression s'annonçait facile. En avançant sur le chemin, je méditais sur le projet de Christos et le mien et sur ses affinités avec la nature. Rarement dans ma vie j'avais eu la chance de croiser des gens qui lui portaient le même amour inconditionnel, prêts à sacrifier de gros efforts pour s'en approcher au plus près. Christos faisait écho aux émotions que la randonnée me procurait, et c'était une sensation neuve et agréable pour moi. Tout en scrutant le sol pour trouver ma gourde, je convins de poursuivre cette discussion, pour comprendre ce qui le poussait lui, à sortir de la civilisation pour rejoindre les forêts et les montagnes, avec l'espoir de comprendre mieux mes propres ressorts.

Trente minutes aller ne furent pas suffisants pour retrouver ma gourde. J'admis que je ne la trouverais pas et commençai à rebrousser chemin. J'avais repris de la hauteur et avais rejoint le promontoire de la veille, d'où je pouvais maintenant voir la vallée sous un éclairage complètement différent, beaucoup

plus haut et grand. Le pourpre de la végétation qui m'entourait se mariait avec le bleu-blanc des montagnes alentours et le vert pâle de la vallée. Je pouvais voir le refuge, et il allait maintenant falloir accélérer pour rentrer. D'ores et déjà, j'étais en retard sur le temps que j'avais annoncé à Chris et je ne voulais pas qu'il s'inquiète.

Après une trotte efficace, j'empruntai le coude du sentier qui menait au refuge. Il était 10h30 et Christos, qui avait fini de préparer ses affaires, fumait une cigarette sur le perron, profitant des rayons du soleil. Comme la journée était déjà bien entamée, je ne pris pas vraiment le temps de me poser et organisai mon sac pour pouvoir partir. Enfin, à 11h, nous quittâmes notre « ... petit val qui mousse de rayons ».

La marche commença dans la forêt. La luminosité de chlorophylle achevait de me mettre de bonne humeur, et mon pas aurait dû être léger s'il n'avait été contrarié par cette douleur au tendon qui refusait de disparaître. Au moment de partir, Christos m'avait proposé de prendre ses bâtons, assurément plus solides, et je commençai à comprendre qu'ils me seraient très utiles pour finir la journée : à chaque escalade ou descente, la souffrance appliquée à l'arrière du pied m'obligeait à finir le mouvement précipitamment. Les deux premières heures s'écoulèrent ainsi, à descendre le sentier sous les bois, enchaînant les traversées de petits torrents, jusqu'à ce que nous atteignîmes un immense dégagement qui embrassait toute la vallée : le Cattle Flat.

Nous étions à présent en plein soleil, et la faim commençait à s'imposer au point de devenir une priorité. De la sortie de la forêt, je cherchai des yeux un endroit où nous pourrions avoir de l'ombre et de l'eau : en plus de nous fournir de quoi cuisiner, j'espérai aussi pouvoir me baigner. La première partie du sentier traversait un terrain aride, aux pierres piquetées de mousse rouge. Ensuite, il remontait sur un plateau qui surplombait la Dart River. Celle-ci, grise, charriant les débris d'une nuit torrentielle, coulait sur le versant Nord de la vallée. Seuls quelques arbres parsemaient les abords du plateau, couvert de touffes d'herbes brunes. Il semblait évident que s'arrêter aux pieds de l'un d'eux était la seule option qui s'offrait à nous pour notre pause déjeuner, sous peine d'être cuits nous même.

Nous nous engageâmes donc dans la dernière traversée de rivière et de son lit rocailleux pour rejoindre, 15 minutes plus tard, un arbre posé à côté d'un torrent. Malheureusement, l'endroit, idyllique, logeait une importante colonie de *sandflies* agressives, qui nous refusèrent le droit de nous détendre complètement. Pour Christos, elles étaient la source d'un grand énervement. Il voulait certainement se détendre, mais ayant une inclination à réagir violemment aux piqûres, il était hors de question pour lui de se laisser approcher par l'ombre de ces bêtes voraces. Au final, il devait rester sur le qui-vive et ça commençait à l'énerver. En moi, je ne pouvais m'empêcher de me dire que la partie avec les *sandflies* commence à être perdue quand l'agacement gagne, mais c'était oublier le temps qu'il m'avait fallu pour assimiler le concept et l'adopter. De plus, c'était plus facile à dire pour moi qui pouvais supporter quelques piqûres et avait l'habitude de ces petites horreurs. J'aurais tellement voulu que Chris puisse se détendre ...

Après un repas sans trop d'échanges, et chassés par les *sandflies*, nous reprîmes le sentier, aux abords de Cattle flat. Au début, il semblait correspondre à ce que son nom laissait entendre, c'est-à-dire un plat, celui de la vallée, seulement traversée par la rivière et par une ligne toute fine, très légère, à peine visible ... le chemin. Les couleurs étaient vives, éblouissantes. La prairie était parsemée de mèches brunes et cernée de part et d'autre par les flancs des montagnes. La forêt, un bande d'herbes, une bande de neige, et la coupole, azure. Nous avançons en plein soleil et il faisait chaud. Marcher était le seul moyen de créer le léger flux d'air suffisant pour tenir les *sandflies* à distance. Je suis à grosses gouttes et aurais aimé traverser un cours d'eau, avoir un petit peu de vent, pour me rafraîchir, mais le terrain ne s'y prêtait pas et la Dart river était



grise des boues charriées la veille par les pluies diluviennes.

En la regardant, je pensai à Mercredi, jour où nous devrions la traverser : le débit semblait puissant et le projet de couper pour rejoindre la Routeburn apparaissait de plus en plus compromis. Je chassai ces pensées de mon esprit pour me concentrer sur la beauté des paysages qui nous entouraient. Après tout, nous aurions tout le temps de prendre une décision le moment venu.

Christos était devant et je le suivais lentement. En fait, j'étais obligé de marquer le pas à cause de mon tendon dont la douleur ne voulait pas disparaître. Au contraire, ma jambe gauche était devenue plus sensible à mesure que le terrain, ayant quitté son profil linéaire, devenait plus accidenté. Le « plat » était maintenant balaféré de crevasses que le sentier embrassait, montant et descendant une succession de plateaux. Les dénivelés faisaient gémir ma cheville et j'essayais tant bien que mal de ne pas trop m'appuyer dessus en compensant avec le genou. Intérieurement, je rageais de subir cette nouvelle infirmité et de la faire subir à Christos. Qu'avais je bien pu faire la veille pour me faire mal à ce point ? Etaient-ce mes chaussures, neuves ? L'escalade du col ? Pour ne pas aider, nous avons doucement perdu le chemin et nous marchions maintenant sur un terrain ouvert. C'était sublime, mais n'aidait pas ma cheville, au contraire. Christos avait les *sandflies* et j'avais mon tendon !

Malgré tout, après avoir contourné un énorme rocher, nous rejoignîmes ce qui nous semblait être le sentier, et les abords de la forêt : le Cattle Flat était derrière nous. Nous fîmes une pause pour admirer le chemin parcouru, et posâmes les sacs. La prairie, qui nous avait demandé tant d'efforts se tenait devant nous, immense, baignée de lumière, ouverte sur un cirque de montagnes.

Le soleil était déjà parti se réfugier derrière les montagnes et seules les falaises sur notre gauche étaient encore éclairées. Deux cascades se jetaient des hauteurs de ces monstres noirs. La fatigue s'accumulant, la traversée de la forêt fut aussi laborieuse que celle de Cattle Flat fut longue. En fin d'après-midi, après un virage, je rejoins Christos qui m'attendait à l'orée de la forêt, au bord d'une dernière petite prairie au fond de laquelle se trouvait le refuge, la Dalley's Flat Hut. De la fumée s'élevait paisiblement par la cheminée.

Christos me devança et entra dans le refuge. Je passai le sas et poussai la porte de la pièce principale, épuisé. La configuration en « L » était rustique mais propre. Le poêle se trouvait juste à côté de l'entrée et quelques vêtements séchaient sur des fils suspendus en désordre au plafond. J'avançai et dépassai les deux dortoirs sur ma droite. Dans le second était allongée une femme sur matelas posé à terre. Quand elle me vit, elle balbutia un « hello » endormi. Je posai mes bâtons sur une table en bois buriné. Sur ma gauche, face à une baie vitrée regardant la prairie, un homme athlétique d'une petite trentaine d'années me regarda avec un grand sourire et me salua. Je fus de suite rassuré sur la gentillesse des deux occupants du refuge, même si bien sûr, j'eus préféré l'avoir pour nous seuls. Christos engagea une discussion avec l'homme, à l'épaisse chevelure blonde, dont le fort accent trahit les origines allemandes.

Je rassemblai mes idées. Poser mon sac. Ranger mes affaires de marche dans le vestibule. Aller me laver tant qu'il fait clair et que l'énergie est encore là. Espérer pouvoir en profiter. Je n'étais pas au mieux, nous avons marché pendant huit heures, et mon tendon gauche me faisait mal, maintenant rejoint par mon genou. Quelques minutes plus tard, encore muré dans mon silence, j'actionnai le plan que je m'étais fixé et ouvrai mon sac dans la chambre vide. Avec ma tenue du soir, je dis à Christos mes intentions et sortis rejoindre la rivière. Les alentours directs du refuge étaient infestés de *sandflies*. La rivière était en contrebas du refuge et je dus trouver un petit sentier pour y accéder. Une fois au bord de l'eau, je me déshabillai et entamai une toilette vigoureuse, rapide, tant les *sandflies* ne semblaient pas vouloir me donner de répit. Je pensai rejoindre le milieu de la rivière en espérant les maintenir à distance, mais sa profondeur et son débit me forcèrent à rester au bord. Je jetai un œil aux montagnes qui commençaient à rosir et me rhabillai promptement. Un peu frustré mais frais et



- Voyage en Aspiring & Fiordland -

propre, je rejoignis le refuge. Quand j'ouvris la porte, l'allemand me lança en riant :

- On dirait que tu sors de la douche !
- Ben ce serait bien, mais c'était moins confortable qu'une douche quand même : l'accès à la rivière est compliqué, l'eau est super froide, et c'est blindé de *sandflies* !
- Ah oui, pour ça, il y en a ! On dirait qu'elles se sont toutes données rendez-vous ici !
- Ppff ... oui. Mais bon, c'est agréable quand même. Je vais pouvoir passer une bonne soirée maintenant. Au fait, je m'appelle Ben.
- Enchanté Ben. Moi c'est Herb.

Sa copine qui s'était levée était assise à côté de lui :

- ... et voici Nicole. Nous venons de Munich.
- Oui, je m'en étais rendu compte à l'accent !

Christos entra dans la conversation :

- Comment va ton genou mon pote ?
- Ben pas terrible, ça fait mal. Je n'ai aucune idée de ce qui a pu causer ça ...

Je m'assis et retroussai mon pantalon :

- Tu vois, ça me fait mal, derrière la cheville, et depuis cette après-midi, j'ai mal là, dis-je en désignant l'extérieur du genou. J'ai dû chercher à compenser le tendon toute la journée ... Franchement, je sais pas quoi faire.
- Ben pour demain, on peut rester ici et se reposer. Honnêtement, le pire ce serait de forcer et de faire des dégâts plus importants. Aussi bien soit la randonnée, ça ne vaut vraiment pas le coup.

Je ruminai et fulminai. Rester ici, c'était perdre une journée et mettre une sacrée pression sur le reste de la randonnée pour arriver à temps. Mais était ce vraiment perdre la journée ? Après tout, nous étions en vacances, et nous aurions tout le loisir de prendre notre temps, et de profiter de l'endroit. Je n'avais jamais fait ça, et c'était une occasion. Plus que tout, je ne voulais pas compromettre le reste de la randonnée. Christos avait beau dire qu'il était tout à fait prêt à sortir du circuit si c'était nécessaire, j'imaginai déjà l'amertume insupportable que je ressentirais si nous devions en arriver là.

Tout à mes pensées, je compris que dans ce refuge, loin de toute aide médicale, à part moi, personne ne pouvait vraiment prendre cette décision. J'écoutai mon corps, essayant de soustraire les émotions de mon raisonnement. Finalement, je regardai dehors et commençai à accepter l'idée de rester une journée ici. Herb dit :

- Tu sais, tu t'es sûrement fait un étirement du tendon. Ca arrive souvent quand le corps n'a pas assez de magnésium. Si tu veux, j'ai des cachets au magnésium, et tu pourrais être sur pieds dès demain.
- Ah bon ? Ben écoute, je veux bien essayer, dis-je. Ecoute Chris, on n'a pas besoin de décider ce soir. Je vais laisser reposer, et on verra demain matin. Tu as raison, je n'ai pas l'intention de faire plus de dégâts aux articulations, donc on va la jouer calme. Si demain, c'est encore un peu instable, on restera ici, sinon on continue. Je vais analyser la carte ce soir pour voir quel impact ça aurait sur notre planning et quelles sont les options.

Le reste de la soirée fut vite expédié. Mes jambes me faisaient mal, et aussi gentils qu'étaient Herb et Nicole, je n'avais pas le courage de discuter. Plus tard,



couverts de la tête aux pieds, nous déployâmes l'antenne radio pour le rendez-vous quotidien. Compte tenu de la pauvreté de la réception, je commençai à trouver ce système lassant, contraignant et en éprouvai les limites. Non seulement, il nous imposait un horaire, mais en plus établir un contact journalier avec la civilisation m'empêchait d'être complètement absorbé par la nature, pourtant sauvage. L'antenne déployée au dessus du refuge et vers la rivière, nous apprîmes que le temps devait rester au beau fixe pour les quelques jours à venir. Quand vint notre tour de parler, la base ne parvint pas à nous comprendre et se contenta d'un simple « roger » pour savoir que nous allions bien.

Christos entama une discussion avec Herb et Nicole. Leur plan de vacances était relativement simple : pas de programme, juste la région à visiter, de refuges en refuges pendant 15 jours. Deux semaines de randonnée, un rêve ! Herb nous expliqua qu'il devait porter la plus grosse part du matériel, portant son sac à 35 kilos ! Je constatai à quel point celui-ci était très rigoureusement organisé, parfaitement ajusté et rangé. La condition sine qua non pour transporter un tel poids. Et dire que nos 25 kilos chacun nous semblaient un accomplissement.

J'écoutai la discussion de loin et sentis mes pensées dériver en douceur, emportées par la torpeur et le calme du moment. La pièce était plongée dans une légère obscurité et seules les bougies éclairaient les visages. Je pris ma lampe torche, remerciai Herb et Nicole pour leur gentillesse et partis me coucher.

Mardi 11 novembre

La nuit fut bonne, mais comme prévu, mon tendon était encore trop douloureux. Je n'eus pas besoin de réfléchir très longtemps pour décider de passer la journée ici. Herb et Nicole étaient déjà debouts et prêts à partir quand je rejoignis la pièce principale :

- Alors, comment va ton tendon ? me demanda Herb.
- Bof, pas terrible. Je crois que la décision est prise : on va rester ici.
- C'est sage, en effet. Et puis franchement, il fait super beau, l'endroit est sympa, et puis vous êtes en vacances.
- Tu as raison, on pourrait être bien pire. Vous partez où vous ?
- On remonte sur la Dart Hut, où vous étiez hier matin, et de là, on verra si les conditions météo nous permettront de remonter vers la Cascade Valley.
- Super programme. Bonne route en tout cas, et encore merci pour tout ...

Herb s'adossa à la table sur laquelle était posé son sac, impeccablement fermé et équilibré, pour pouvoir le charger. Il souleva les 35 kilos sans problème. En tout, ils nous avaient laissé nouilles, cachets de magnésium et de quoi me faire un strap. Ils partirent et Christos et moi nous retrouvâmes seuls. Je préparai le petit déjeuner :

- Ce matin, c'est tarte aux pommes déshydratée.
- Quoi ?

Il me regarda avec des yeux étonnés.

- Non, je blaguais. Dans une rando précédente, avec un copain, on avait pris presque exclusivement des plats déshydratés, ce qui nous avait bien pesé à la fin. Parmi les plats, il y avait des trucs aussi dingues que crumble aux fruits rouges ... Franchement, c'était pas mauvais, mais c'est juste qu'après 3 jours, le pré-maché, y'en a marre !
- Tu m'étonnes.

- Voyage en Aspiring & Fiordland -

- Bon alors ce sera muesli, comme d'hab. On ne devrait pas avoir besoin de beaucoup d'énergie aujourd'hui, je vais en faire un peu moins.

Je marquai une pause, puis :

- Au fait, je suis désolé de nous immobiliser comme ça ...
- Non franchement, Benoit, aucun souci, vraiment. Moi, ça ne me dérange pas, je vais mettre à jour mon blog et profiter de la vue. C'est juste dommage qu'il y ait ces connes de *sandflies* et qu'on ne puisse pas ouvrir.

J'acquiesçai et mis l'eau à chauffer. Dehors, la brume flottait encore au dessus de la petite prairie devant le refuge et je vis Herb et Nicole s'enfoncer dans la forêt. La Dart river semblait s'être calmée et coulait maintenant raisonnablement. Sa couleur glaciale et profonde me fit froid dans le dos.

Nous déjeunâmes et puisque le moment était à l'indolence, je sentis mon esprit s'endormir tout doucement. Vers 10h, après avoir terminé mon café, je rejoignis mon sac de couchage.

Chris me réveilla vers midi et demi. Curieusement, je ne me sentais pas désillusionné, ou désabusé. Au lieu de ruminer les risques que notre immobilisation faisait peser à la randonnée, je me laissais glisser dans le rythme de la journée, de la nature. Après tout, c'était aussi cela que j'étais venu chercher. Je rejoignis Christos dans la pièce principale avec la carte pour l'étudier :

- Maintenant que nous avons perdu une journée, il devient de plus en plus essentiel que nous puissions traverser la Dart, dis-je, entamant une lente discussion.
- Moui. Si ce n'est pas possible, on pourra toujours contourner le Mont Alfred à la place, par la route, je suppose, mais vu le détour, ce serait seulement possible si une voiture pouvait nous prendre en stop.
- C'est clair. A ce niveau là, si on n'en trouve pas, on n'aura plus qu'à sortir du système de la vallée et repartir à pied vers Glenorchy. Ce serait une bien piètre conclusion à cette randonnée ...
- C'est vrai. En même temps, tu sais comme moi que nous ne pouvons pas nous mettre la pression pour traverser la rivière. Si on ne passe pas, on ne passe pas.
- Oui, bien sur. On ne prendra pas de risque de ce point de vue là. Au fait, tu as pu noter où Herb nous a conseillé de passer ?

Chris me montra un coude du sentier après le Chinamans Bluff que Herb lui avait indiqué la veille comme un éventuel passage :

- Apparemment, il semblerait qu'il y ait une option là, où c'est assez calme et peu profond, dit-il.
- Mmh. Un bon point, c'est qu'il fait super beau aujourd'hui, et que donc la montagne se vide de son eau. Je ne pense pas que la traversée aurait été envisageable avant-hier ! D'un autre côté, je ne peux pas m'empêcher de penser aux images de la rivière qu'on a vu sur Google Earth avant de partir : les bateaux avaient l'air tout petit sur le cours d'eau !

Chris était songeur :

- C'est pas mal ce qu'on fait, je trouve. Tous les gens à qui nous avons parlé de notre parcours ont été surpris et étonnés. Le col, d'abord, et la traversée de Snowy Creek, et demain, la traversée de la Dart. Ca fait pas mal de « challenges » qui rendent l'aventure



- Voyage en Aspiring & Fiordland -

intéressante ...

- Oui. Le seul truc, c'est qu'après, on va connecter avec la Routeburn, et si ça devrait être super beau, on risque de perdre en tranquillité.

Je me repençais sur la carte pour étudier la route à emprunter une fois la Dart franchie. Le plan initial devait nous emmener au deuxième col de la randonnée, le Sugarloaf Pass, mais le retard et mon tendon semblaient avoir sérieusement compromis cette option, et avec Christos, nous décidâmes qu'à moins d'un sursaut de mon état, nous contournerions le Sugarloaf par l'Est, plutôt que de l'escalader. Resterait un bout de route sur lequel nous aurions peut-être la chance de nous faire transporter pour rattraper ensuite le calendrier initial et atteindre, le jeudi soir, le Routeburn Flat.

Chris partit chercher un matelas dans l'une des chambres qu'il posa sur le sol de la pièce principale, face à la baie vitrée et à proximité de la cheminée. Il s'y allongea et commença à travailler sur son blog. Il tenait à jour son carnet de voyage au travers de son petit appareil et avait, par la qualité de ses écrits, obtenu un certain succès de lecture : parmi tous les blogs de son hébergeur, il avait été placé sur la page d'accueil. Dans notre refuge, au fond de la Dart Valley, il rédigeait quelques notes sur son périple australien, terminé quelques semaines plus tôt. De temps à autre, une discussion démarrait :

- Quand j'y pense, je crois vraiment que la Nouvelle-Zélande est une destination crédible pour m'installer une fois que j'aurai terminé mon tour du monde.
- Pourquoi ?
- Et bien, l'art de vivre m'y semble vraiment sympa, très orienté nature, ce qui est essentiel pour moi, et puis culturellement, ce n'est pas trop éloigné de chez moi. Je me sens presque au pays ! Mais justement, je n'ai pas l'intention de rester dans le Cheshire. Et je ne veux pas penser au moment où je devrai annoncer à ma mère que je viens m'installer ici !
- Tu penses qu'elle ne pourrait pas te rendre visite ?
- Bah, c'est dur à dire. Mais elle ne prendrait pas bien le fait que j'habite si loin, même si, au final, elle me dirait que je dois faire ce qui me plait.
- Tu m'en diras tant. C'est vrai que c'est l'éternel dilemme : d'un côté, tu veux rester près de tes proches, mais en même temps, il est simplement impossible de renoncer à ses rêves ou aspirations. Ils ne sont pas négociables, et dès qu'on les a formulés dans sa tête, on sait que le prix à payer pour les atteindre va être élevé. Mais dans ces cas là, ce n'est pas négociable, il faut aller jusqu'au bout, ou alors tu te laisses gagner par l'amertume, ça se retourne contre toi, et peut être même contre ceux qui t'ont empêché, indirectement, de les atteindre.
- Je suis d'accord, mais en même temps, je peux comprendre ce qu'elle ressentirait ...

La discussion continua sur la famille de Christos. Nous n'avions jamais vraiment discuté de ça et il me parla de son histoire. L'après-midi coula tout doucement et je glissai dans un état serein et reposé. Ne pas avoir marché de la journée avait décontracté mon tendon et mon genou. Vers 17 heures, j'éprouvai toutefois l'envie de sortir et de faire une marche légère. Christos était bien sur son matelas et partit dans un petit somme. Il ronflait légèrement quand je sortis du refuge, avec pour seul bagage les bâtons de marche. J'avais les jambes et l'esprit légers.

Plutôt que de repartir sur le sentier de la veille, j'empruntai le chemin que nous prendrions le lendemain. Il commença par sinuer à plat dans un sous bois.

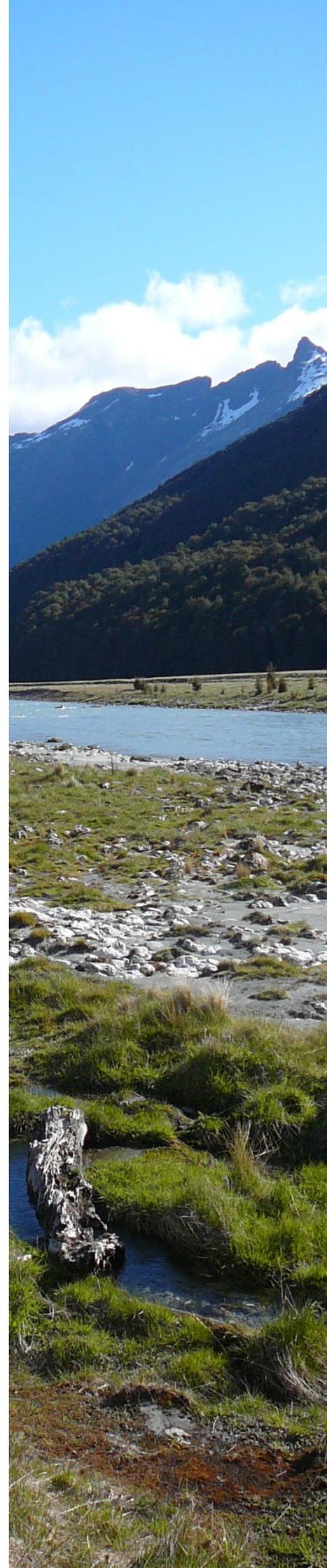
Mes pieds s'enfonçaient dans un léger tapis de feuilles mortes. Il faisait beau et je pouvais voir à travers la futaie, sur ma droite, la Dart River qui avait recouvert sa teinte bleue turquoise. Après 10 minutes passées dans cette petite étoffe de bois, les arbres disparurent et une immense prairie s'ouvrit à moi, entourée de montagnes. La Dart river paisiblement cheminait entre les herbes d'un vert éclatant. A la vue de ce spectacle, mon esprit se mit à refuser toute pensée. J'essayai de réfléchir, d'observer, mais c'était peine perdue tant l'harmonie de cet endroit m'avait submergé. J'étais porté par un flot calme et paisible. Doucement, je sentis cet équilibre harmonieux s'installer en moi, éloigner les soucis, effacer les peurs. J'avancai. Le sentier partit sur la gauche pour rejoindre les bords de la vallée, mais je le quittai pour m'approcher de la rivière. Les herbes étaient douces et bruissaient délicatement alors que je les écartai. Le plat se poursuivit sur une autre plat, un peu plus bas, et quand j'eus franchi la marche, je pus voir les plages sableuses au bord de la Dart. Un petit torrent venant de la gauche sinuait et, contournant un tronc couché, rejoignait la rivière. Un vent léger soufflait sur la vallée, agitant quelques fleurs jaunes poussées autour du bois. Le ciel était bleu, pas un nuage. J'étais seul et disparus peu à peu dans le grand ensemble. Je me dévêtais et mis mes pieds dans l'eau. Elle était si froide que la tension dans mes pieds me fit mal. La morsure s'atténua doucement puis je m'agenouillai, me mouillai la nuque. La douleur de mon tendon s'estompa. Je restai assis dans l'eau, oubliai la notion du temps. A cet instant, tout me parut à sa place, au bon endroit, au bon moment. L'équilibre des choses me permit d'atteindre mon équilibre, l'un et l'autre se faisaient écho.

Après un moment dont je ne pus estimer la durée, la raison m'arracha au rêve. Il fallait rentrer, ne pas inquiéter Christos. Le soleil disparut derrière le flanc Ouest de la vallée, et le songe se dissipa. Je remontai à la surface. J'enfilai mes vêtements et repartis sur le sentier, pleinement conscient de ce que je venais de vivre, de ressentir. Dorénavant, j'avais un endroit, un espace au fond de mon âme, où je pouvais être en paix. Il me faudrait maintenant retrouver le chemin pour m'y rendre.

Je rejoignis le refuge où Christos avait relancé la cheminée. Je lui racontai ce que j'avais vu mais doutai de mes capacités à raconter ce que j'avais ressenti. Par ailleurs, je n'étais pas sûr de pouvoir faire résonner Christos sur les mêmes ondes que moi. Son amour de la nature se mélangeait, d'après nos discussions, à une soif d'établir des records, de suivre des listes de choses à faire avant de mourir, ... nos sensibilités et attentes étaient différentes en certains points, et je n'avais pas réussi à établir une connexion avec lui à un niveau qui me permette de partager mon expérience.

Je préparai le dîner tout en discutant avec Christos. Pour compenser le manque de variété des plats, je soignai la présentation : au fond de la popote, je disposai des tranches de salami en cercle, puis recouvris d'une portion de riz. Enfin, une brindille d'herbe posée sur le riz vint terminer le plat, et ce fut non sans ironie que je photographiai cette « œuvre d'art ». La banalité des menus commençait à me peser, alors que le rationnement relatif auquel nous étions soumis commençait à peser pour Christos. Ce reflet de nos cultures respectives, l'importance de la qualité pour le Français, la quantité pour l'Anglais, nous avait déjà bien fait sourire. Ce soir là, c'est dépité que je regardai mon plat et Christos proposa, pour plaisanter, que chacun décrive son met favori. A la faveur de l'imagination, le salami se transforma en une poule, sauce poivre et champignons ...

L'heure de la radio approcha et nous dûmes mettre fin aux rêves de cuisine raffinée pour sortir installer l'antenne. Dehors, les *sandflies* redoublaient de férocité et s'étaient rassemblées en nombre : l'installation fut épique, et nous positionnâmes le sommet de l'antenne de telle manière que la radio puisse rester à l'intérieur. A nouveau, la réception fut mauvaise, mais nous parvînmes à entendre la météo : il ferait beau le lendemain, et les conditions nécessaires pour traverser la Dart river semblaient donc réunies.



Pour le moment du moins, le ciel était complètement dégagé, d'un bleu sombre, d'un bleu nuit. Les *sandflies* s'étaient calmées et la lune s'était levée, presque pleine. Sa lumière monochrome éclairait les sommets de la vallée, créant un paysage à son image. La pénombre remplissait maintenant le refuge et je finis la journée à écrire quelques notes, plongé dans un profond silence à peine troublé par le léger chuintement de la lampe à gaz.

Mercredi 12 novembre

Christos n'allait pas bien. Chaque matin, il se levait avec des douleurs aux reins qui finissaient toujours par s'estomper au bout d'une demi-heure. Ce jour là, elles refusaient de le laisser, et leur violence tordait son visage de douleur. Après mon tendon, c'était au tour de Christos. Je l'allégeai des contingences et préparai le petit déjeuner. Au regard de la sollicitude dont il avait fait preuve à mon égard ces derniers jours, c'était bien la moindre des choses. Il se tenait assis, droit, la main sur un rein. A plusieurs reprises il se leva pour marcher :

- Vraiment, je ne sais pas pourquoi ça me fait ça ce matin. D'habitude, ça disparaît assez vite.
- Mais tu as déjà consulté pour ça ?
- Oui, mais ça n'a pas donné grand-chose. Et puis tu sais, j'arrive chez le doc, et ça ne me fait pas mal. Difficile de faire un diagnostic dans ces conditions.
- Ca va être un problème pour les sommets que tu veux escalader ...
- Absolument. A mon prochain passage à la maison, je fais un check complet, et ça fera partie des choses scrutées en détail.

Nous déjeunâmes en silence, Christos, raide, à l'écoute de son dos. Vers la fin de mon bol de céréales, la douleur commença tout doucement à s'atténuer. Il me restait un peu de temps pour faire un café ; Christos, enchainant ses gestes avec précaution, rassembla ses affaires. Un peu plus tard, alors que je sirotais les dernières gorgées de ma tasse, la gardienne du refuge, qui avait passé la nuit dans sa chambre, nous salua et nous annonça la victoire de John Key aux élections nationales néo-zélandaises, succédant à Helen Clark. Je regardai dehors les Dalles Flat : cette nouvelle, bien qu'importante, me parut lointaine et incongrue. Je remplis mon sac à dos et à 8h15, nous partîmes.

Dans un premier temps, nous empruntâmes le chemin se faufilant dans les sous bois que j'avais parcouru la veille. Le soleil se frayait à peine un chemin jusqu'au creux de la vallée et l'air léger soutenait à peine les nuages : sur le plat qui succéda à la forêt, ils flottaient à quelques mètres du sol, êtres éthérés promis à disparaître à brève échéance. Quand le soleil colora enfin le champ d'herbes vertes et cuivrées, ils errèrent encore quelques instants, paniqués face à leur inéluctable destin, puis s'évanouirent pour de bon.

Les hautes murailles qui formaient la vallée, impassibles, dominaient le panorama de leurs teintes jais et sodalite. Nous marchions doucement pour ne pas brusquer mon tendon, pour ne pas froisser les reins de Chris. Les sous bois succédèrent aux clairières, jusqu'à rejoindre un dégagement d'où la vallée s'ouvrait toute entière. Au fond, aux pieds du Sandy Bluff, la tête d'un chevreuil apparut et disparut aussi vite.

Le Sandy Bluff était une proéminence surplombant la Dart River en un point où progresser sur le plat de la vallée était impossible. Nous commençâmes à grimper sur le chemin qui le chevauchait. Le sentier se rétrécit, longeant la paroi rocailleuse du mitre. Celle-ci, verticale, me procura la sensation d'être poussé vers la pente à pic de la rivière. Je progressai concentré, jusqu'à ce que les arbres s'écartent et nous offrent un panorama exceptionnel sur la Dart valley, ses montagnes noires enneigées, sa rivière bleue turquoise, sinuant entre des

tâches d'herbes rouilles et de caillasses grises. Christos proposa une pause cigarette, que j'acceptai avec plaisir. Le sac à dos adossé à la paroi, il tira quelques bouffées. Je regardai le paysage, baigné par le soleil.

- Tu es bien sur de savoir où Herb nous a recommandé de passer ? demandai-je.
- Oui, oui, il m'a montré sur la carte au refuge, et ensuite sur notre carte.

Christos saisit la carte et me montra l'emplacement approximatif où nous devrions traverser :

- C'est après le Chinamans Bluff, on quitte le sentier quand il passe le 180, et on coupe là où il y a deux bras.
- Bon ben ça semble pas mal tout ça. Et point de vue temps, si on ne peut pas passer aujourd'hui, on pourra jamais passer !
- Je trouve qu'on a eu de la chance quand même : super temps hier, super temps aujourd'hui. Si ce n'était ces nuisances de *sandflies*, ce serait parfait.
- J'ai remarqué que ça commençait à t'irriter copieusement !
- Ben oui : le décor est superbe, tu voudrais te détendre, en profiter, mais dès que tu t'arrêtes, elles se jettent sur toi ! T'es toujours obligé d'être en mouvement ! Et franchement, t'as pas envie de me voir si je me fais piquer : j'ai le corps qui ne réagit pas très bien !
- Non c'est sur. De mon côté, j'avoue que j'ai appris à vivre avec. Je fais toujours attention, je me protège, mets du *repellent*, mais ça ne me stresse plus. Enfin je dis ça maintenant, mais lors de nos premières sorties, j'étais aussi hyper tendu. Je suppose qu'il faut juste les accepter, et t'adapter en conséquence. De toutes façons, peu importe la rage que tu peux déployer contre elles, ça ne va pas les faire partir !

Après quelques minutes passées à admirer le paysage en silence, nous hissâmes nos sacs sur nos épaules. Christos continuait de souffrir des réglages de son sac, mais avait décidé d'en prendre son parti, avant de changer de sac pour ses prochaines randonnées. Nous redescendîmes doucement du bluff et continuâmes notre progression dans la vallée. Je méditai sur la traversée devant nous : pour moi, elle représentait la plus grosse inconnue de la randonnée. Savoir que nous serions confrontés à sa réalité dans cette journée nourrissait excitation et appréhension. Excitation de se frotter à la nature, dans un cadre exceptionnel, tout en ayant bien conscience du degré de concentration que cet exercice allait représenter. Aussi captivant que ce défi soit, il allait falloir être attentif à tous les signaux, anticiper chaque mouvement, chaque décision, pour ne pas faire d'erreur. Les journaux de Nouvelle-Zélande regorgeaient de drames survenus en rivière, et il était hors de question d'alimenter ces colonnes.

Vers midi, à la faveur d'un sous bois, nous fîmes une halte pour le déjeuner. La principale préoccupation de Christos était tenir les *sandflies* à distance, et nous dûmes choisir un emplacement suffisamment éloigné de la rivière. Pour ma part, j'aurais aimé m'y baigner, mais j'en fus dissuadé par la fraîcheur de l'eau. De plus, nous approchions de l'estuaire de la Dart River, connecté au lac de Wakatipu, terrain de jeu des jet-boats : notre rencontre avec l'un d'eux était imminente. Cette promiscuité avec la « civilisation » m'avait fait changer d'état d'esprit et il n'était alors plus question d'établir une connexion avec la nature, mais d'en profiter en tant que spectateur ; une fois sur la Routeburn, il serait bien temps de m'ouvrir à nouveau. Le déjeuner fut accompagné des vitupérations de Christos contre les *sandflies*, et donc vite expédié. Nous partîmes pour le Chinamans Bluff.

A mesure que nous approchions de notre point de passage, je scrutais avec



de plus en plus d'attention la rivière. Nous redescendîmes du Chinamans, et le moment était venu de quitter le sentier, de quitter la Rees Dart. Concentrés sur le défi imminent, nos pas foulèrent les galets qui formaient le plat, tournant la première page de notre randonnée, sans que ni Christos ni moi ne le remarquâmes.

Le ciel était d'un bleu impeccable. Le vent s'était levé :

- C'est flippant ce vent, dit Christos.
- Dis-toi que grâce à lui, on n'a pas à souffrir les *sandflies* !
- J'avais pas vu ça comme ça, mais bon point, dit-il en souriant.

Il semblait évident que, du point où nous nous trouvions, nous ne pourrions traverser et patienter était un bon moyen d'apaiser la tension. Laissant les sacs posés sur les cailloux, je commençai à longer le bord, remontant le courant. Je scrutai le fond, la vitesse, à la recherche d'un point de passage. Je constatai à quel point la corde nous serait utile, élément essentiel de sécurité. Dix minutes s'écoulaient et j'approchai un bras qui présentait une possibilité. Le bras parallèle, que l'on devinait derrière un talus, était invisible, et je ne pouvais que supposer qu'il serait franchissable :

- Bon il va bien falloir essayer à un moment ... soupirai-je. J'ai l'impression que là, je pourrais atteindre l'autre côté. Comme le débit est important, je me dis que si on passe ça, l'autre bras devrait être ok. Qu'est ce que tu en penses ?

Christos réfléchit.

- Franchement ... je n'en sais rien. Essaie, mais vas-y molo. Si ça se présente bien, on retournera chercher les sacs et on traversera là.

Je mis le premier pied dans l'eau et pris soin de remonter légèrement dans le sens du courant ; ainsi, je minimisai les reflets du soleil, ce qui devait m'assurer une meilleure visibilité du fond. Rapidement, le niveau atteint mon mollet à mi-hauteur et je luttais pour garder mon équilibre : le débit, puissant, modifiait mon centre de gravité. Pourtant, je continuai jusqu'à franchir deux tiers de la rivière. Ma concentration était à son paroxysme, veillant à toujours garder mes appuis au fond de l'eau. L'eau m'arrivait maintenant au genou et je mesurais chacun de mes gestes : si j'arrivais à maintenir ma position, rien ne pourrait m'arriver me dis-je.

Le dernier tiers de la rivière me semblait aisé et je décidai de faire marche arrière : la traversée allait être sportive, mais elle était faisable. Je rejoignis le bord et partageai mon expérience avec Christos qui n'avait rien perdu de ma tentative. Il ne semblait pas très rassuré. Nous partîmes chercher les sacs à dos, et, ayant rejoint notre point de traversée, je déroulai notre corde. Christos passerait premier, attaché, et je resterais au bord pour lui dérouler à mesure de sa progression : s'il venait à perdre pied, le courant le ramènerait au bord. Je lui indiquai le passage, et tentai quelques plaisanteries, mais il ne riait pas.

Je m'assis et calai mes pieds dans les cailloux, la corde me passant dans le dos. Il s'engagea avec son sac, aidé de ses bâtons de marche. Il avança lentement et avec méthode, mais le courant exerçait une force sur lui plus puissante que sur moi, du fait de sa plus petite taille : arrivé à mi-chemin, l'eau poussait avec puissance sur ses cuisses :

- Je fais demi-tour !! me cria-t'il au dessus du tumulte du vent et de la rivière. Je perds pieds !! je n'y arrive pas !!

Le vacarme empêchant toute discussion, je commençai à récupérer la corde pour accompagner son retour, quand il trébucha. Il vacilla et plongea une main dans l'eau, essayant désespérément de se garder au sec. Au même moment, un jet boat fit irruption en amont de la rivière et s'enfila dans notre bras de rivière, en direction de Christos. Alerté par mes mouvements paniqués en direction du jet-boat, Christos se retourna et se mit à agiter les bras pour se

signaler. Le jet-boat ralentit et se mit à faire des tours dans le bouillon de la rivière : le pilote nous avait vus et nous laissait le temps de remonter Christos sur la berge ! Quant il parvint enfin à me rejoindre, trempé, Christos souffla. Le jet-boat, lui, reprit sa route. En nous passant devant, le co-pilote nous fit de grand signe pour nous indiquer un endroit de passage : apparemment nous avions visé trop bas, et un passage peu profond se trouvait à quelques dizaines de mètres en amont. Je fis un signe au bateau pour le remercier avant de le voir disparaître. Christos tenta de se reconstituer :

- C'était impossible, je perdais complètement pied !
- Je suis désolé. C'était limite avec mon gabarit, c'est normal que ça n'a pas fonctionné avec le tien, j'aurais du y penser.
- Non, t'inquiète pas, mais je me suis fait un peu peur ... surtout quand ce jet-boat est arrivé ! J'ai cru qu'il ne me verrait pas !
- Moi quand je l'ai vu arriver, j'ai tout lâché pour lui faire signe et le prévenir que tu étais dans l'eau. Mais apparemment, il pourrait bien être notre planche de salut !
- C'est 50 mètres en amont, c'est ça ? C'était écrit qu'on allait louper l'accès à quelques mètres près !

Christos avait retrouvé son sourire. J'enroulai la corde et repris mon sac à dos. Effectivement, à quelques dizaines de mètres de là, la berge prenait de la hauteur, nous laissant clairement voir le fond de l'eau, ainsi qu'un gué, très net, barrant en diagonale la largeur de la rivière : en suivant le courant, nous ne pouvions le voir, aveuglés par les reflets du soleil. En le remontant, notre lieu de passage apparaissait clairement, presque trop facile. Il nous suffit de descendre dans la rivière et d'emprunter le gué, où l'eau nous arrivait à la cheville, pour nous retrouver sur un monticule de cailloux, le plus gros de la rivière derrière nous. Je regardai Christos et nous échangeâmes un sourire entendu et satisfait.

Soulagés et fiers, nous rejoignîmes un autre bras de la Dart River, le dernier avant de nous trouver sur la vraie droite de la rivière, son versant Ouest. Le débit était très lent, très calme. Malgré la profondeur du méandre, on pouvait voir le fond, teinté d'un vert citron, reflet du *bush* environnant. Je traversai le premier cette fois, et l'eau toucha le fond de mon sac. Décontracté, je profitai de la fraîche morsure de la rivière sur mes jambes. Je regardai autour de moi, saluai la Dart Valley et rejoignis Christos l'autre rive.

Sur la carte, le refuge ne devait pas se trouver bien loin, même si aucun chemin n'y menait. Le plan était de longer la rivière vers le Sud pour atteindre la Rockburn Hut. Une forêt semblait cependant se trouver entre la Dart River et la montagne, et un *bush* dense nous faisait maintenant face, confirmant notre analyse de la carte. De la berge où nous étions, nous pouvions voir que le *bush* bashing ne serait nécessaire que sur une centaine de mètres, une plage de sable se situant au delà du bois.

Ne sachant trop par où commencer, je fis les premiers pas vers le *bush*, véritable mur de végétation compacte. Christos me suivit et en l'espace de quelques mètres, tout l'air nous entourant fut saturé d'arbres, de troncs couchés, de lianes, de mousse luxuriante, de verts et de bruns multicolores. Il nous fallut enjamber, dégager, se plier, se coucher, détourner le sac à dos, escalader ce magma vivant et pourri, trébucher dans la boue, repousser les toiles gluantes d'araignées. A bien des égards, notre progression ressemblait à une nage laborieuse et excitante à la fois. Au détour d'un tronc, avançant à l'aide de la boussole, je posai le pied sur une racine noire. Celle-ci céda subitement sous mon poids, me laissant pantelant dans une marre de boue jusqu'aux genoux. Christos commençait à trouver l'atmosphère suffocante, et aspirait à sortir de cette masse compacte. Je dus moi-même refouler quelques vagues de claustrophobie. Notre calvaire ne dura cependant que peu de temps, car vingt minutes après avoir dépassé le premier arbre, j'aperçus la plage. Comme le *bush* la surplombait de quelques mètres, nous dûmes descendre à l'aide de racines pour finalement



poser le pied sur le sable gris.

Nous savions que le reste de la journée ne présentait plus de difficultés, aussi, je proposai à Chris une petite baignade dans la rivière pour nous débarrasser des débris du *bush*. Il testa la température de l'eau et convint courageusement de me regarder faire. Moi-même, je fis une tentative, mais l'eau, issue des glaciers, me procura des douleurs aux tempes. L'eau à mi-cuisse, je renonçai, et quand Christos finit sa cigarette, nous partîmes vers le refuge. Nous longeâmes la rivière, traversant champs de cailloux et champs d'herbes grasses, jusqu'à atteindre la Rockburn River. Nous étions à son embouchure et ses eaux se jetaient dans la Dart River. Derrière, cachée derrière quelques arbres, se trouvait la Rockburn Hut.

Christos pénétra dans la rivière et s'arrêta en son milieu. L'eau nous arrivait aux genoux et, crâneur, je m'esclaffai de la facilité que nous avions à y rester. Aussi, je pris une photo de nos pieds dans la rivière, aussi transparente que glaciale. L'autre berge et la fin de la journée nous tendaient les bras.

J'aperçus la Rockburn en remontant sur la berge. Je laissai à ma droite un bassin d'eau turquoise et brillant. Devant moi, les quatre murs bruns du refuge, entourés d'arbre, me firent l'impression d'une cabane. Le toit de tôles était tordu et ployait en son centre. Les murs étaient irréguliers et gondolés. J'ouvris la porte branlante et entrai dans un petit espace sale. Sur ma gauche, dans la pénombre, se trouvait un lit superposé. Au fond, dans un coin sombre, se trouvait une table, adossée aux murs couverts de graffitis. La lumière qui traversait une petite vitre sale éclairait à peine la cheminée, dont je devinais la piètre efficacité. Cette cabane ressemblait plus à un taudis qu'à un refuge. Si je pouvais m'accommoder de cette atmosphère glauque, la vision des insectes et autres rongeurs nous tenant compagnie pendant la nuit me fit faire un pas en arrière. Je regardai Chris :

- Bon ben je sais pas pour toi, mais moi je vais sortir la tente.
- Pourquoi ? Il n'y a rien de mal avec ce refuge.
- Oui ben disons que j'ai déjà essayé de dormir avec des souris courant le long de mon sac de couchage, et c'était pas vraiment un bon moment.
- Bah, ça me dérange pas, moi. Dehors, par contre, ça a l'air infesté de *sandflies* ! Faudra bien faire gaffe à fermer la porte.
- Je préfère les *sandflies* tournant autour de ma tente que de côtoyer les araignées qui vivent ici à l'année, et je vais pas dormir. Cependant, je vais manger avec toi et on fera un feu, si la cheminée fonctionne.
- Rien n'est moins sur. C'est bucolique, ce refuge, presque trop !

Je posai mon sac contre un mur et entamai la routine de ma fin de journée. En premier lieu, me changer et faire un peu de lessive ! Je ne pouvais pas faire attendre plus longtemps le bassin d'eau turquoise que nous venions de franchir. J'y retournai, donc, avec mes vêtements secs et mon savon. Je mis les pieds dans le bassin, après avoir déposé mes vêtements sur une racine, au fond de la plage. Les couleurs fluorescentes de la rivière me criaient de m'y jeter, mais le froid me dévora les chevilles et me dissuada pour ce soir. Littéralement encerclé de *sandflies*, je dus achever la toilette prestement, et ne pouvant me résoudre à plonger d'un coup dans une eau si froide, me rhabillai dans la foulée.

Quand je rejoignis le refuge, à quelques mètres de là, un groupe d'une dizaine de personnes apparut entre les arbres. Ils provenaient du flanc de la montagne surplombant le refuge et sautillaient sur les marches du sentier avant de poser le pied sur la plage que je venais de quitter. C'était un groupe de femmes d'une vingtaine d'années, encadrées par deux animateurs. L'un d'eux, le bandana autour du front et une barbe rousse en bataille, vint nous saluer :

- Salut les gars ! Comment ça va ?



- Voyage en Aspiring & Fiordland -

- Pas trop mal, si ce n'est les *sandflies*, répondit Christos en agitant les mains devant son visage.
- Ce refuge est réputé pour ça ! En fait, les jet-boats viennent souvent déposer des touristes sur la plage, là bas, en venant directement de Queenstown et en remontant la Dart. Je pense que les *sandflies* se sont données le mot et qu'elles attendent patiemment le prochain groupe de touristes !

Il s'éclaffa, mais n'obtint qu'un sourire poli de Christos qui trouvait leur familiarité agaçante.

- De toutes façons, vous savez ce qu'on dit, ajouta-t'il : tuez une *sandfly*, et 10 accourent pour son enterrement !
- Oui, on connaît ... décrocha Christos, pincé. Sinon, vous venez d'où ?
- Et bien j'accompagne le groupe, là. Ne vous inquiétez pas, on ne va pas squatter le refuge, hein. On va camper un peu plus loin. Hier, nous avons gravi la Sugarloaf pass, et avons continué jusqu'au Sugarloaf, où nous avons campé. Et aujourd'hui, nous sommes redescendus par le versant Nord. Et vous ? Quels sont vos plans ?

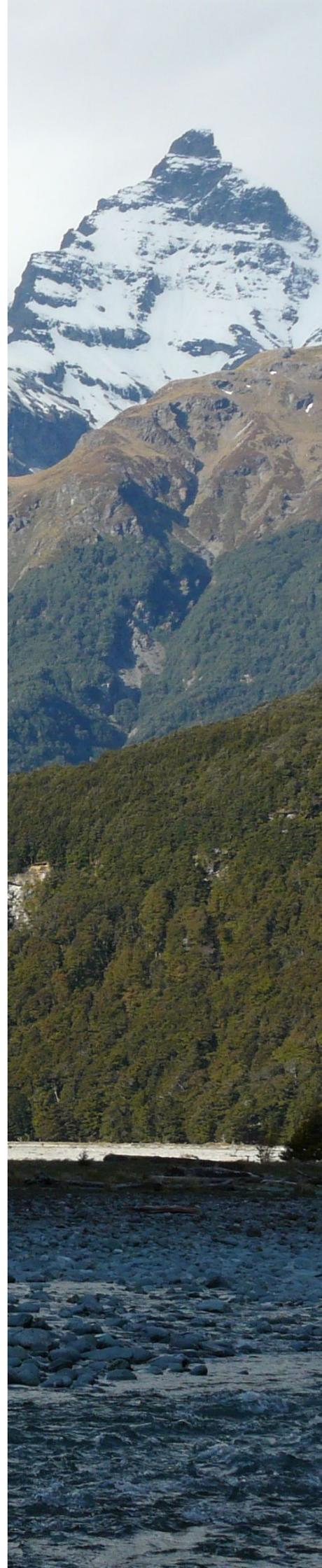
Je détaillai notre parcours, et ce qui nous attendait. Quand j'expliquai que nous avons traversé la Dart River pour connecter la Routeburn, il écarquilla les yeux :

- Et vous avez trouvé un endroit pour passer ?
- Oui, mais on a dû s'y prendre à deux fois. Et je pense que le passage que nous avons emprunté aujourd'hui ne doit pas forcément être toujours là.
- C'est clair, à la prochaine crue, le fond bouge, et efface le gué que vous avez eu la chance de trouver. Mais c'est une super idée, en tout cas, je n'y avais jamais pensé. Je garderai ça sous le coude pour notre prochaine virée.

Venant d'un local, le compliment me toucha et c'est titillé par une pointe de fierté que nous le saluâmes, alors qu'il partit rejoindre son groupe.

Christos et moi rentrâmes au refuge. Les murs gris ajoutaient à l'obscurité de la nuit tombante. J'allumai la lampe au gaz alors que Christos tenta de démarrer le feu. Malgré sa persévérance, les flammes refusèrent obstinément de se montrer, et la fumée s'invita dans la pièce unique et minuscule du refuge, où nous allions manger. Christos abandonna assez vite, étant entendu qu'ouvrir la porte pour aérer était hors de question : la possibilité d'ajouter à la fumée la compagnie des *sandflies* le rendait nerveux.

Le menu ne fut qu'une reprise des classiques de la randonnée. Une fois de plus, je protestai mollement contre la monotonie de nos plats, mais personne n'y pouvait rien. Après avoir discuté avec Christos, et ne pouvant me résoudre à l'idée de dormir avec les araignées et les rats, je sortis du refuge avec ma tente. Les *sandflies*, à la faveur de la nuit, s'étaient un peu calmées. Tout en montant la toile de mon refuge, je vis les flammes du feu de camp établi par le groupe frissonner entre les troncs d'arbres. Le ciel était rempli d'étoiles, et je pouvais entendre le torrent couler à proximité de mon emplacement. A 21h30, la tente était prête. Je pris une profonde inspiration. L'air frais entra dans mes poumons et après un dernier regard à la voie lactée, je descendis la fermeture éclair de la porte.



Jeudi 13 novembre

J'ouvris les yeux. Tout doucement. Le bruit de la rivière avait atteint mes oreilles et son image commença à se former dans ma tête, à mesure que la brume du sommeil s'évaporait. Au dessus du bruit de l'eau, je pus entendre la porte du refuge s'ouvrir, puis des pas qui s'éloignaient. Je fermai les yeux à nouveau. Les pas revinrent, accompagnés de grommellements : Christos était de mauvais poil ! J'ouvris les yeux, roula dans mon duvet pour me retrouver sur le dos. Au travers de mes cils, je vis le toit de la tente apparaître plus clairement. Je clignai, cillai, puis finis par me frotter les yeux, mais il fallut me rendre à l'évidence : l'espace entre les deux toiles de la tente était couvert de centaines de *sandflies*, finissant tranquillement leur nuit. Je ne pus que sourire et éructer un « good morning » à Chris.

Quelques minutes plus tard, je rejoignis mon ami dans le refuge. Il ne riait pas, légèrement courbé sous le poids de la torture que son dos lui infligeait. Heureusement pour moi, il avait choisi les *sandflies* comme bouc émissaire : c'était inacceptable, ridicule, stupide qu'il y en ait autant ! L'écouter pester contre ces insectes, certes en surreprésentation aux abords de la Rockburn Hut, je compatis et commençai le petit déjeuner. Le pauvre Christos pouvait à peine se tenir droit sans avoir les mains plaquées sur ses reins. Mon genou, quant à lui, ne donnait pas de signes d'amélioration. Notre équipée, au petit matin, ressemblait au régiment des éclopés. Et dire que nous devons maintenir un rythme soutenu pour rattraper notre retard.

Pendant le petit déjeuner, nous avisâmes du chemin à prendre pour la journée. Je présentai à Christos nos deux options :

- D'un côté, nous pourrions faire le col, et emprunter le chemin pris hier par nos voisines. On passe le col, et on rejoint la Routeburn de l'autre côté. L'autre option, c'est de contourner le Sugarloaf par le lac Sylvan. C'est forestier, c'est plat, c'est chiant.
- Bah, je crois que pour la première option, c'est clair, c'est non. Vu l'état de ton genou et de ta cheville, demain tu marches plus !
- Je sais, mais ça me frustre grave. Ça veut dire qu'on renonce à un col sur les 3 prévus.
- Oui mais faut se faire une raison. Franchement, ça vaut pas le coup que ta situation empire juste pour faire ce col. Et puis on a déjà accompli pas mal jusqu'à maintenant. Les deux rivières, un col. Ça veut dire qu'il en reste un.
- Je sais, mais la vue aurait sûrement valu le coup, surtout quand je repense à la façon dont le guide en a parlé hier. J'ai peur qu'en contournant, on reste en forêt, et qu'on s'ennuie. En plus, ça veut dire aussi plusieurs kilomètres sur de la gravel road. On pourrait pas mal se bousiller les pieds la dessus aussi.
- Ben avec un peu de chance on aura un lift avec une voiture qui passe par là.

Je soupirai, marquai une pause. Au fond de moi, je savais que quitter les étendues sauvages de la Rees-Dart était le vrai problème. Renoncer à un dernier espace de pure nature me peinait. Pour moi, rejoindre la Routeburn, malgré son excellente réputation, c'était rejoindre une autoroute.

- Oui mais déjà qu'on rejoint une partie de la rando où on sait qu'il y aura plus de monde, on monterait à bord d'une voiture ?
- On verra ton état à ce moment là. Si ça peut nous éviter de marcher sur du dur, tant mieux. Et puis nous sommes en retard, tu te souviens ? On doit faire en une journée ce qu'il était prévu de



faire en deux. On verra, on verra.

Plus tard, une fois le petit déjeuner terminé, je partis inspecter les toilettes, et mesurer leur utilisation. Coincé entre des planches tordues et rongées par les mousses, le siège était couvert de *sandflies*. Sans prendre un bain de *repellent*, je ne voyais pas comment ces toilettes pouvaient être utilisées. Je rebroussai chemin, et entrepris de démonter ma tente. Les *sandflies* avaient repris toute leur vigueur, et c'est le visage obstrué par une vingtaine d'entre elles que je roulai mon abri.

A 9h10, nous partîmes. Christos était encore de mauvais poil, et le poids de sa mauvaise humeur s'ajoutait à celui de son sac. Les débuts de la marche furent très pentus, et à froid, il crachait ses poumons et son aigreur. Je décidai de ne pas ajouter à son marasme et de le laisser dire. Le terrain accidenté réclamait suffisamment mon attention de toute façon. La pente s'adoucit brusquement, signe que nous avions rejoint une arête. Nous continuâmes dans la même direction, suivant le sentier. Doucement s'instilla en moi un sentiment confus, une sorte de signal lointain qui disait : « la direction ne semble pas être la bonne ». Sur notre droite, on pouvait entendre un torrent puissant, ce qui, selon la carte, ne pouvait pas être le cas. Après l'avoir remonté un certain temps, nous devions bifurquer sur la gauche. Mais l'embranchement se faisait attendre, et après une heure de marche passée le long du flot tumultueux, il fallut nous rendre à l'évidence : nous avions loupé l'intersection. Tout à notre affaire à étudier la carte, le groupe de la veille nous rejoint. Ce fut pour nous l'occasion de confirmer ce qui était devenu une certitude, et notre local à la barbe rousse ne put que compatir avec une tape sur l'épaule, et un gentil sourire. Mon genou, les *sandflies*, et maintenant, une heure perdue alors que nous manquions justement de temps. Je cédai à mon tour à la frustration et à l'énervement. Sans échanger, nous fîmes demi-tour. J'ignorai la douleur de mon genou et pressai le pas.

A 10h50, un peu sur les nerfs, nous rejoignîmes la bifurcation que nous n'avions pas vue. Nous marchions depuis près de deux heures et notre progression était très minime. Pour ne rien arranger, le chemin devant nous semblait fort accidenté. Et accidenté, il le fût. Sans guère échanger avec Christos, j'ouvris la marche. Il semblait encore plus énervé que moi, et j'allais devoir montrer l'exemple. Mais comment montrer l'exemple avec un genou en vrac, et un terrain aussi tortueux ? Les mares géantes succédaient aux troncs en travers du chemin, en dessous desquels nous devons parfois nous faufiler, à moins qu'il ne faille les enjamber. Nous restâmes dubitatifs face à un trou de boue dont la profondeur ne pouvait être déterminée, et qui ne semblait franchissable que debout en équilibre sur un tronc vermoulu. Finalement, passant un à un sans nos sacs, nous pûmes poursuivre, mais la progression était très lente. Seuls les parfums de cette jungle épaisse pouvaient prétendre à me remonter le moral.

Je surveillais Christos du coin de l'œil et sentait monter une compassion certaine en moi : il n'avait pas l'air de passer un bon moment. Après avoir franchi un ruisseau noir et profond, je décidai une pause et entamai une discussion sur un ton léger :

- Et ben, on l'aura méritée notre journée !
- Tu parles ... On n'avance pas. Ca fait une heure qu'on a rejoint ce sentier, et on n'a pas du faire plus d'un kilomètre.
- Bah, qu'est ce qu'on y peut. On est quand même là, à deux. C'est sympa non ?
- Bien sur mon pote ... mais je me sens pas bien. Clairement, on n'a pas assez à manger. On devrait ingérer bien plus de calories qu'on n'en consomme.
- Ben aller, vas y, t'as qu'à prendre ma barre de céréales. Sérieux, moi, je n'ai pas si faim, et je suis bien plus énervé par la monotonie des saveurs !



Christos protesta mollement puis ajouta :

- Merci ... et puis pour tout te dire, là, il devient urgent qu'on trouve des toilettes. Ceux de ce matin étaient inutilisables à cause de ces connes de *sandflies* ... et là, ça devient urgent.
- Ouais moi c'est pareil. Je crois qu'il y a un toilette au parking du lac Sylvan.
- Franchement j'espère, sinon je réponds plus de rien.

Je parvins finalement à faire timidement sourire Christos quand je pointai vers lui l'appareil photo. Pour repartir, il me proposa ses bâtons de marche : pour les jours à venir, ils allaient être essentiels. Nous continuâmes notre lente progression et je guettais avec impatience le lac Sylvan. Il fallait y être pour le repas du midi si nous voulions avoir des chances de rattraper la Routeburn et notre terrain de camping à temps. Mais dans cette forêt compacte, nous avions perdu la notion de distance, et je ne savais encore combien de temps il nous restait à marcher avant d'atteindre le lac.

Finalement, vers midi, le chemin s'éclaircit, les arbres se firent moins nombreux, leurs racines moins encombrantes. Et entre les branches, le lac Sylvan. Les nuages étaient bas, et peignaient un tableau gris vert sur le paysage, qui reflétait bien notre état d'esprit. Christos était affamé, et, sur une petite plage au bord du lac, je mis immédiatement l'eau à chauffer. Pour ne pas contribuer à la morosité, je me retins de maugréer à la vue du « beef curry » lyophilisé qui nous attendait. Pour détendre l'atmosphère, les discussions furent légères et enjouées. Enfin, Christos semblait se détendre, et arriva même à plaisanter sur son envie pressante de toilettes. Pendant le repas, je gardai ma jambe allongée. Ces douleurs au tendon et au genou gênaient vraiment toute l'expérience.

- Bon on doit être où pour ce soir, demandai-je tout haut en dépliant la carte ?
- Idéalement, sur les Routeburn Flats.
- Si on arrive jusque là, on aura rattrapé tout notre retard. Quand je pense qu'on avait prévu de dormir en tente au pied du Sugarloaf.
- Ouais mais là, c'est plus possible si on veut vraiment finir à The Divide comme prévu.
- Certes. Cela étant posé, il me semble clair que si on peut trouver un lift sur la portion de route, faudra pas rechigner et sortir le pouce.
- Clair. Tout ça à cause de cette stupide erreur de ce matin ! J'en reviens toujours pas que nous ayons loupé le panneau !
- Mouais. Il était un peu vert foncé le panneau, et pas en très bon état. Presque il se fondait avec la végétation. C'est un peu ma faute en plus : étant devant, c'était à moi de faire gaffe. Toi, tu continuais en me suivant.
- Bah, j'aurais pu le remarquer aussi, t'inquiètes pas. Moi, ce qui m'a le plus agacé, c'est ce terrain ! Franchement, plus en mauvais état tu meurs ! Ca c'est vraiment un truc que j'ai appris ici : la carte a beau te dire qu'il y a 1 kilomètre de forêt, tu peux très bien y passer une demi-heure ou deux heures !
- Je pense que c'est une question d'habitude. Tu apprends à mettre un morceau de sentier dans son contexte, et anticiper un peu plus ce qui t'attend. Moi, ça ne m'a pas plus dérangé que ça, si ce n'est pour ma jambe. C'était drôle, au bout du compte, même si on a mis 1h30 pour 2 bornes !
- Mouais ... j'avais pas trop la tête à ça ce matin. Et si c'était fun, les

- Voyage en Aspiring & Fiordland -

vues n'étaient pas si grandioses que ça, du coup.

- Rah ouais, pour ça, on a eu droit à de la jungle ! C'est d'ailleurs dommage qu'occupés comme nous l'étions, on n'ai pas pris plus de photos ! N'empêche, tu réalises que si nous avions fait la Dusky, c'est sûrement 8 jours de ce terrain que nous aurions eu ?
- Ah ça, tu m'aurais entendu râler ! Mais j'aurais relevé le défi et serais allé jusqu'au bout !

Les conditions météo, notre retard, et les besoins biologiques se faisant de plus en plus pressants, nous finîmes le repas rapidement, sans vraiment nous reposer. Le sentier était à présent beaucoup plus praticable et aisé. Nous fîmes le tour du lac sans problème. Ses abords couverts de végétation et les couleurs des nuages assombrirent l'image que je me fis de lui. Désert sombre et balayé de risées, il me semblait désolé.

Au sud du lac, nous rejoignîmes un morceau de forêt exclusivement constitué de bouleaux. La mousse claire enroulée sur les multiples troncs blancs créait une ambiance plus lumineuse. Je pris le temps de rejoindre la seule vraie plage du lac, déserte, mais ne ressentis aucune émotion. Christos et moi devons maintenant trouver des toilettes en urgence. Nous étions en effet entrés dans une zone où le sentier se ramifiait, et nous aperçûmes quelques promeneurs suffisamment proches pour les saluer. Il n'était donc plus question de se rabattre sur le plan ultime, impliquant pelle et rouleau de papier toilette sous le bras. Le parking au bout du sentier représentait maintenant notre seule option et seule obsession. Quand nous l'atteignîmes, je pointai du doigt la cabane verte, posée sur un échafaud, à une vingtaine de mètres de là. Christos s'y rendit en premier. Pendant son absence, je jugeai sa vétusté, et je craignis de n'avoir trouvé une meilleure alternative aux toilettes de la Rockburn. Quand Christos revint, il dit :

- Ecoute, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle ... La bonne, c'est qu'il n'y a pas de *sandflies*. La mauvaise, c'est que le couvercle n'était pas fermé, et c'est infesté de mouches ! Tiens !

... et il me tendit le rouleau de papier-toilettes.

Les joies de la vie sauvage. L'utilisation de cette cabane fut épique et une démonstration d'abnégation. Je dus trouver des moyens mentaux pour bloquer les réflexes qui d'habitude m'auraient poussé à fuir un endroit partagé par des colonies de mouches, d'araignées, et de campeurs occasionnels ! Sorti de l'habitacle, j'avais troqué mon obsession de trouver des toilettes par celle de me laver dans une rivière.

Je rejoignis Christos, et nous reprîmes la route, ne trouvant aucun charme à l'endroit. Nous étions à présent sur de la gravel road en chemin pour la Routeburn. Ce type de route allait me faire souffrir encore d'avantage, et je priais pour qu'une voiture passe par là, tout en étant désolé pour ceux qui, aimables et dévoués, auraient finalement à transporter deux randonneurs portant les mêmes vêtements depuis 5 jours !

Pendant que nous marchions, le ciel semblait se dégager un peu et laisser apercevoir des touches de bleu. C'était comme si la météo avait accompagné nos difficultés et l'humeur de la matinée : après avoir constaté notre erreur et de retour vers la bifurcation, les nuages s'étaient accumulés ; sortis de cette forêt difficile et noueuse, le soleil semblait vouloir revenir. L'esprit, comme les nuages, prenait de l'altitude.

- Tu vois, dis-je, ce midi, je serais bien allé me baigner avant de manger
- Après tout ce qu'on a sué dans cette foutue forêt, j'en aurais bien fait autant. Surtout que finalement, il n'y avait pas beaucoup de *sandflies* !
- Ouaip ... mais le ciel couvert, ça rendait pas tout ça très engageant. C'est marrant cette attirance pour les cours d'eau, les lacs : à





- Voyage en Aspiring & Fiordland -

chaque fois que je vois un endroit sympa, il faut que j'y plonge !

- J'ai un pote en Angleterre, il est comme toi, il adore l'eau, les rivières. Dès qu'il peut piquer une tête, il y va.
- J'ai l'impression que « entrer dans l'eau », ça aide à établir une connexion avec la nature, à éviter les barrières. Mais c'est aussi vrai que la vraie connexion est très rare et très difficile à établir.

Il sourit avant d'ajouter :

- Oui ben moi aussi je viendrais bien me baigner, surtout le soir, mais c'est putain de froid, et puis surtout, il y a les *sandflies*, et ça, c'est insupportable. Quel gâchis : de si beaux paysages, et toujours obligé d'être sur la défensive !

Nous n'eûmes pas à marcher très longtemps avant qu'une voiture ne nous rejoigne. La Routeburn était une randonnée très réputée ce qui expliquait qu'un véhicule se présenta si vite. Nous fîmes signe et la voiture s'arrêta. Christos utilisa son plus beau sourire et son meilleur anglais pour nous négocier le transport jusqu'au départ de la Routeburn. Le couple d'anglais cinquantenaires ne pouvait pas décentement refuser ce service à un compatriote lui aussi touriste en Nouvelle-Zélande et nous fûmes invités à ranger les sacs dans le coffre. Une fois assis à l'arrière, nous prîmes bien soin de garder les fenêtres ouvertes en grand, pendant que Christos déroulait une discussion banale. Celle-ci trouva son terme quand nous rejoignîmes le parking de stationnement. Organisé en étage, il était à la hauteur de la réputation kiwïe : charmant et bien intégré à son environnement naturel exceptionnel. Nous remerciâmes chaleureusement nos conducteurs et à 16h30. Nos jambes firent ensuite leurs premiers pas sur la Routeburn.

Contrairement à la forêt du lac Sylvan, le sentier était parfaitement caréné. Plat, couvert de fin graviers, et constamment bordé de gouttières creusées dans la roche, ce sentier était d'une facilité insolente, et je ne boudais pas mon plaisir à avancer avec aisance. Ne restait que l'effort à fournir, et le poids de la journée se faisait sentir. Plus tard, le sentier en provenance de la Sugarloaf Pass surgit sur notre droite, comme plongeant en piqué vers la Routeburn. Il apparaissait clairement que la descente en provenance du col aurait été longue et éreintante. Finalement, je me dis que nous avons pris la bonne décision de le contourner.

Peu de temps avant de rejoindre le refuge, nous dûmes traverser un pont suspendu. Alors que Christos admirait les eaux turquoises tumultueuses depuis le milieu du pont, notre sac poubelle, attaché à l'arrière de son sac à dos, se dénoua et je ne pus qu'assister avec horreur à sa chute. Je criai pour alerter Christos mais il ne put rien faire, et mes efforts pour le rattraper furent infructueux. Je pestai contre notre malchance et fut submergé par le remord. J'étais en colère contre nous même.

Je rejoignis l'autre rive pendant que Christos descendit à la rivière se passer la tête à l'eau. Alors que je posai mon sac, je l'entendis s'énerver. Aux abords du torrent, il montrait des signes de colère et semblait vraiment désespéré. Il remonta rapidement :

- Qu'est ce qu'il y a ? demandai-je. C'est rapport au sac poubelle ?

Il éructa, sans retenir sa colère :

- Nan, putain j'y crois pas ... Ces connasses de *sandflies* ! J'étais là en train de me laver le visage, quand y en a une qui m'a tourné autour du visage. En essayant de la dégager, j'ai donné un coup sur mes lunettes que j'avais sur le front, et boum, elles sont tombées à l'eau !!!!! Pas moyen de remettre la main dessus !!!!!
- Oups ...
- Carrément ouais ! 'Tain mais c'est pas possible, yen a trop là. Pour une fois que je me paye une belle paire de lunettes ! Elles m'ont coûté 500 balles ces putains de lunettes !

Il était clair que je ne pouvais rien dire pour calmer Christos, et je ne pouvais qu'attendre que la pression retombe. Je pensai bien à quelques blagues, mais je risquai alors de prendre la place des *sandflies* comme bouc émissaire. J'écoutai patiemment, compatissant. Cette journée n'avait pas été celle de Chris, et il fallait juste espérer que plus rien ne lui arrive avant demain. Après une dizaine de minutes passées à vociférer et une autre tentative de récupération, nous partîmes à nouveau pour terminer la centaine de mètres qui nous séparait du refuge. Nous avons atteint les Routeburn Flats, nous avons comblé notre retard.

Les tickets que j'avais achetés pour l'étape de ce soir correspondaient à une place de camping. Cependant, pour éviter à Chris une soirée de stress à cause des *sandflies*, je partis à la rencontre du ranger, pour lui demander s'il consentirait à nous laisser dormir dans le refuge, situé à côté du terrain. Malheureusement, ni Christos ni moi n'avions d'argent liquide, et il fallait que le ranger accepte aussi un paiement par carte pour le supplément. Nous le rencontrâmes dans ses appartements. Il s'agissait d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, au crane rasé, et dont l'accent trahissait les origines américaines. Avec son allure de soldat en permission, il nous dit que l'endroit était finalement peu occupé par les *sandflies*. Il nous recommanda d'aller jeter un œil au terrain de camping, situé à une cinquantaine de mètres de là, et d'évaluer la situation par nous même, ce que nous fîmes.

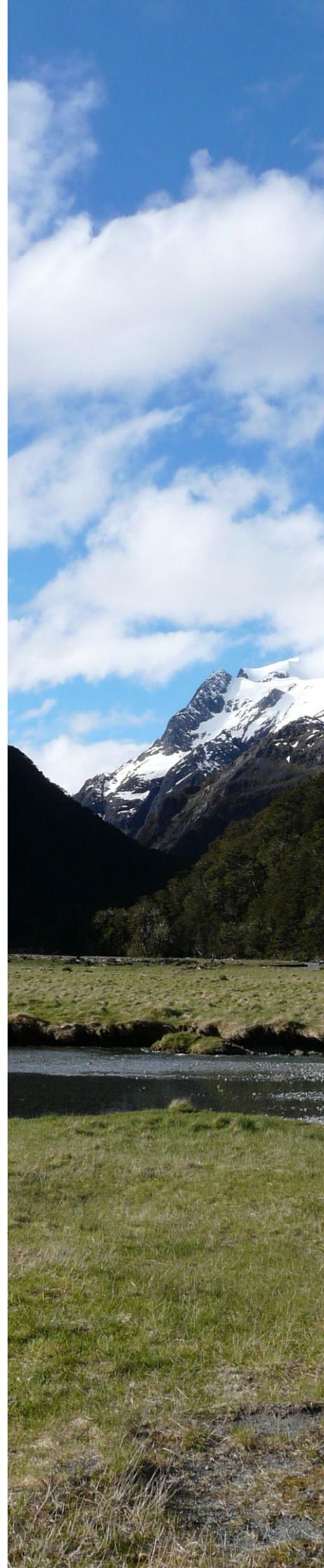
Le ciel était maintenant complètement dégagé et ouvrait le paysage sur des montagnes grandioses, aux sommets enneigés. L'emplacement pour notre tente était constitué d'un doux tapis d'herbes basses, au cœur d'un plateau verdoyant, parcouru par une petite rivière. Au milieu des quelques emplacements pour tente se trouvait un toit, soutenu par quatre petits poteaux, en dessous desquelles deux tables avaient été installées. Deux individus avaient déjà monté leur tente et préparaient leur dîner. Bien que le jour soit loin d'être couché, il fallait reconnaître que les *sandflies* n'étaient pas très présentes. L'endroit, déjà idyllique, devint parfait et d'un commun accord, nous renonçâmes au refuge.

Nous avons marché 8 heures ce jour là, et avant de partir pour la toilette habituelle, je m'assis pour profiter du paysage, laissant à Christos le soin de discuter avec les deux autres personnes. C'était deux américains à la vingtaine bien tassée. L'un d'eux, aux origines indiennes, parla peu. L'autre, large d'épaules et calme, raconta son programme. Un bonnet vert en laine vissé sur la tête et les chaussures basses de circonstances pour le campement, il expliqua que pendant un an, pour conclure leurs études, et avant de se lancer dans la vie professionnelle, lui et son ami avaient décidé de faire la plupart des randonnées Australiennes et de Nouvelle-Zélande. J'écoutais d'une oreille :

- En fait, on a commencé par l'île du Nord, qu'on a rapidement expédié. Ensuite nous sommes descendus dans l'île du Sud et avons enchaîné les Nelson Lakes, la région du Mount Cook, etc.

Je repensai à la Travers Sabine faite avec Manu deux ans plus tôt ...

- Ensuite, nous sommes descendus sur Fjordland, et la semaine dernière, nous avons fait la Dusky.
- La Dusky Track ?? Demanda Christos, incrédule. Mais ... il n'y a pas de glissement de terrain ?
- Oh que si. Avant de partir, on a demandé au DOC ce qu'il en pensait, et ils ont tout fait pour nous décourager. Mais nous y sommes allés quand même.
- Et alors ... ? Comment vous avez traversé le glissement ?
- Ben clairement, c'était difficile, et on a du pas mal contourner et escalader sur un terrain déjà difficile. Mais de toute façon, après 7 jours sur la Dusky, on sentait plus trop la différence.
- C'est si dur ?



- Voyage en Aspiring & Fiordland -

- Oui, vraiment. Clairement, un challenge, à même de modifier ton caractère en profondeur. Il te faut un esprit solide, tellement elle est accidentée.
- Et niveau *sandflies* ? Elles m'ont pollué la vie depuis que je suis arrivé !
- Bon ben là, t'aurais vraiment douillé. C'en est infesté, surtout dans les vallées, extrêmement humides. Par contre, quand tu prends de l'altitude, il y en a moins.
- Mais, là haut, ça devait être sous la neige, non ? demandai-je, sortant de mon silence.
- Ah oui. Parfois, on marchait avec de la neige jusqu'au torse. Une expérience qui te modifie je te dis. Mais on n'a croisé personne, et là haut, c'était superbe.

Je ne pus m'empêcher de sourire intérieurement en nous imaginant, Christos et moi, sur un terrain aussi accidenté que ce matin, pendant 9 jours. Les *sandflies* auraient été un vrai problème pour Christos. Et pourtant, 9 jours sans voir personne, dans une nature intacte et grandiose ... Je constatai que je fantasmiais de plus en plus sur cette randonnée. Peu importe le prix à payer, il faudrait que je la fasse un jour, mais avec quelqu'un partageant exactement mes attentes, pour ne pas être déçu. Cette personne existait t'elle ?

Je pris mes affaires du soir et partis dans un coin éloigné de la rivière. L'eau sortait paisiblement de dessous la forêt. Elle était aussi limpide que froide. Comme chaque soir, ma plus grande peur était de me blesser un pied sans m'en rendre compte, le fond de la rivière étant immanquablement rocailleux. Mais au moins, cette fois ci, l'eau était calme et je pus descendre assez facilement le rebord qui la surplombait d'un demi-mètre. Les buissons de fougères longeaient la rivière et venaient toucher l'eau, leurs herbes caressées par le courant. Je sentis comme une carapace de glace remonter instantanément le long des mollets. Je basculai la tête en arrière en me redressant et effectuai quelques étirements, envahissant mentalement tout l'espace de la vallée. J'espérai aussi que la journée du lendemain serait plus aisée. Il nous restait deux jours de marche et je commençais à sentir l'énergie dépensée depuis près d'une semaine.

Quand je revins au campement, Christos était encore en discussion avec les américains, en fumant une cigarette. Peut être à tort, j'avais laissé monter en moi ces derniers jours, le sentiment que j'étais celui qui portait majoritairement les tâches quotidiennes. Je ruminai un léger agacement et entamai la préparation du repas. La proximité avec les américains rendait inévitable une discussion, mais je m'entêtai à profiter de la solitude et restai détaché de la conversation. Au loin, les sommets commençaient à rosir. Pendant que l'eau chauffait, nous installâmes la tente, acteurs et spectateurs d'un paysage impressionniste superbe.

Le jour était maintenant complètement tombé. Nos vêtements humides avaient été suspendus pour profiter des rayons du soleil qui ne manqueraient pas de les caresser le lendemain matin. La lampe au gaz éclairait nos visages et le silence n'était troublé que par le bruit du ruisseau. Christos parla de la journée qui venait de s'écouler, et de celle à venir. Nos acolytes d'un soir partirent se coucher et Christos fuma une dernière cigarette. Ce moment, suspendu aux étoiles, nous permit d'absorber et de digérer l'effort fourni jusqu'à ce soir. Quelques minutes plus tard, nous glissions dans nos duvets.

Vendredi 14 novembre

Il faisait chaud dans la tente. Chaud et clair. La respiration de Christos était maintenant lente et succédait aux puissants ronflements dont il m'avait fait profiter toute la nuit. Malgré tout, j'avais quand même réussi à me reposer quelques heures et tout comme la veille, je pris plaisir à écouter le ruisseau qui



s'écoulait auprès de la tente. La luminosité et la chaleur me firent sortir rapidement de mon duvet. La vallée était baignée par le soleil : les verts du plat ondoyaient calmement, sous l'attention bienveillante des sommets Serpentine et Humboldt. Les deux américains dormaient encore et j'étais seul. Nous étions au septième jour de cette randonnée et j'étais rentré dans le rythme de la nature, ses parfums, ses lumières, ses sons. En moi, je sentais cependant la fin proche, accompagnée de ce sentiment fait de plaisir et d'amertume, le retour à la civilisation, confortable et artificielle.

Christos émergea de la tente, le visage bouffi de sommeil. Il lui faudrait encore quelques dizaines de minutes avant de pouvoir discuter, alors je commençai la préparation du petit déjeuner. Il faisait froid, mais nos vêtements séchaient sous le soleil éclatant et un peu de vapeur se dégageait du fil où ils étaient suspendus. Quant aux deux américains, ils finirent par sortir de leur tanière eux aussi, et restèrent eux aussi assez peu loquaces. Le petit-déjeuner se déroula dans le silence et la contemplation. En avalant mes désormais habituelles céréales, je m'appropriai notre nouvel environnement. Nous avons rattrapé notre retard et allions maintenant évoluer dans une autre vallée, sur l'un des huit Great Walk de Nouvelle-Zélande, la Routeburn. Ce jour là, si mon genou me le permettait, nous quitterions aussi le parc national du mont Aspiring pour rejoindre son grand frère, Fiordland. A l'idée du col que nous devons atteindre pour passer d'un parc à l'autre, je décidai d'avancer avec précaution pour ménager ma jambe, d'autant que le début de la journée s'annonçait pentu.

Et ce fut pentu. Après avoir roulé la tente et rechargé les sacs à dos, nous partîmes sur le sentier qui longeait l'aire de camping sous les arbres qui bordaient la vallée. Il faisait beau et les multiples verts des fougères et des bouleaux caressaient le chemin et nos corps, brillants de lumière. J'avais, économe de mes mouvements, m'appuyant sur les bâtons de marche de Chris. Je mis à profit ce rythme lancinant pour détacher l'attention de mes pieds et admirer la vallée par les trouées de la canopée. Après une demi-heure de marche, nous avons déjà gravi deux cent mètres de dénivelés, et je pus voir la prairie où nous avons passé la nuit, au milieu de laquelle se faufilaient les bras multiples et sinueux de la rivière. Les méandres découpaient les pièces courbées d'un puzzle superbe et les montagnes majestueuses qui l'entouraient étaient son écrin.

Le sentier était beaucoup moins accidenté que dans la Rees-Dart. Ce qu'il perdait en saveur sauvage et naturelle, il le gagnait en confort, et à ce stade de la randonnée, mon genou s'en satisfaisait pleinement. Vers onze heures, et après une heure de marche, nous atteignîmes la Routeburn Falls Hut. Cette immense bâtisse avait une capacité de 48 couchages et était adossée à un Lodge, version luxe du refuge. C'était le plus gros refuge qu'il m'eût été donné de voir, mais comme d'habitude en Nouvelle-Zélande, l'intégration avec l'environnement était parfaite. Ses murs affichaient le vert sombre du DOC et les coursives qui entouraient le bâtiment étaient en bois. Posé sur une pente, le refuge avait été construit partiellement sur des pilotis ; de ce fait, emprunter les couloirs extérieurs, à mi hauteur de la végétation environnante, donnait l'impression de sauter de branches en branches, de se déplacer d'arbres en arbres. Ils offraient aussi un panorama exceptionnel sur la vallée, ce qui de toute évidence, contribuait à l'énorme popularité de la Routeburn. Au loin, on pouvait voir émerger les sommets des montagnes entourant la Rees-Dart.

Heureusement pour nous, le refuge, énorme ventre pour randonneurs, était vide et nous étions seuls à profiter de l'endroit, à part une poignée d'ouvriers afférés à quelques travaux en amont. Chris et moi mirent à profit les sanitaires présents sur place, bien décidés à ne pas nous retrouver dans la même situation que la veille. Assis sur un banc, je laissai mon esprit flotter en apesanteur au dessus des montagnes.

L'heure du repas approchant, nous reprîmes les sacs pour progresser encore un peu avant la pause. Le sentier se poursuivait à l'arrière du refuge et



grimpait tranquillement. Il longeait les chutes de Routeburn, enclavées dans des bassins et grottes creusées par l'eau, puis finit par nous hisser sur un plateau recouvert d'une végétation naine et brune : nous étions maintenant au dessus de la *bushline* et je pouvais voir le chemin longer le cirque entourant le plateau. Empruntant mille détours, la rivière y sinuait calmement, inconsciente des chutes furieuses qui l'attendaient un peu plus bas, aux limites de cette prairie sauvage.

Le sentier était bien formé et la progression rapide, si elle n'était ralentie par nos sacs et mon tendon. Nous longions les montagnes et, tandis que Christos gambadait devant moi, je jetais régulièrement des regards sur ce plateau, premier plan d'un panorama minéral, constitué de sommets et de neige, embrassant ainsi des morceaux du Aspiring National Park. Bientôt, nous franchirions le deuxième col de cette randonnée, le Harris Saddle, laissant Aspiring derrière nous, pour pénétrer dans Fiordland.

La faim se faisait sentir, ou du moins, Christos exprimait la sienne très clairement. Bien que nous sachions le col plus très loin, nous décidâmes de débarrasser les ustensiles de cuisine à proximité d'un petit ruisseau traversant le chemin. Le ciel affichait un bleu parfait et pendant que l'eau chauffait, je m'enduis le visage de crème solaire. Ainsi allait la vie en randonnée : *repellent* anti-*sandflies* dans la vallée, crème solaire dans les hauteurs ! Vint ensuite le moment de « profiter » de notre délicieux repas : ces plats déshydratés commençaient à me rendre vraiment malade et je compensai mon dégoût grandissant en profitant de ce moment privilégié avec la nature. Rompant le silence, Christos dit :

- Tu sais mon gars, ça fait maintenant sept jours qu'on marche. Franchement, je pourrais continuer comme ça encore un bout de temps.
- Ah bon ?
- Oui. Au début, c'était dur, mais j'ai l'impression que mon corps est dedans, maintenant, dans le rythme. Ça fait combien ? 80 kms, à peu près ?
- Une quinzaine de bornes en moyenne ... six jours de marche ... ça doit faire ça, oui, à peu près.
- Voila. Ben je crois que je pourrais continuer encore comme ça plusieurs centaines de kilomètres
- C'est vrai qu'on sent que le corps s'est habitué, qu'on est dans le rythme. Enfin, pour moi, il y a mon genou et mon tendon qui m'empêcheraient.
- Comment ils vont, d'ailleurs ?
- Bah ça va. Je fais avec. Pour maintenant, je vais aller jusqu'au bout, mais je dois faire attention. Et je sens que je compense ailleurs, ça remonte dans tout le corps. C'est pas le pire remarque : après tout ce temps, et bien que je lave mes fringues tous les soirs, ça commence à se sentir qu'on marche depuis une semaine !!
- M'en parle pas ! s'esclaffa Christos. Je me supporte à peine ! Mais c'est aussi ça être dans la nature.
- C'est sur, ça fait partie du « package » ! Moi je me suis vraiment approprié cette nature, justement. Ses formes, ses odeurs ... c'est comme si les racines du *bush* s'étendaient autour de mon cerveau. C'est une sensation très organique, très biologique. A force de rester immergé dans toute cette verdure, on se fond dans l'environnement.
- C'est clair que rester aussi longtemps au grand air ... Je me demande ce que ça va faire quand on va devoir poser nos fesses



- Voyage en Aspiring & Fiordland -

dans le van, après-demain. Putain : après-demain !!! C'est presque fini mon pote ...

Sa remarque me laissa pensif quelques secondes.

- C'est vrai. On sera dans Fiordland. Tu te rends compte : on aura fait deux cols, et parcouru plus de 100 bornes, deux parcs nationaux ... On sent le changement d'environnement, d'ailleurs, tu trouves pas ?
- Ben déjà, le fait que ce soit beaucoup plus structuré, ici, sur la Routeburn, alors que sur la Rees-Dart, tu sens le côté sauvage. Et puis oui, les couleurs ne sont pas les mêmes. C'est dur de mettre son doigt dessus, mais il y a quelque chose qui change à mesure qu'on approche du col, c'est vrai.

Notre discussion fut interrompue par le passage de quelques randonneurs. Je laissais à Christos le soin d'échanger les politesses d'usage. Notre échange m'avait emporté dans les jours à venir, et je décidai de revenir à l'instant présent, sur ce sentier, pour en profiter pleinement tant qu'il en était encore temps.

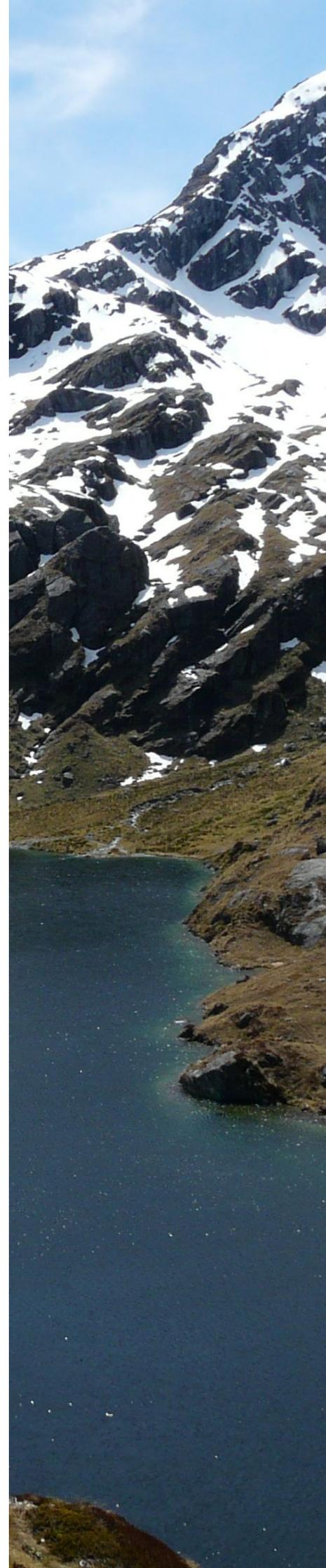
Le repas terminé et la vaisselle nettoyée, nous repartîmes. Conformément à la règle selon laquelle, peu importe l'endroit où l'on s'arrête, un meilleur emplacement sera toujours disponible quelques centaines de mètres plus loin, le lac Harris, superbe, tout en altitude, se présenta à nous après dix petites minutes. Alimenté par les neiges des sommets environnants, il brillait d'un bleu profond, plongeant dans les abysses d'un puit cristallin et glacial. Ses abords, fluorescents, témoignaient de l'extrême pureté de ses eaux, qui, dans une subtile accélération, se déversaient vers le plateau que nous avions contourné en fin de matinée. De l'autre côté, un peu en hauteur, on pouvait voir le col Harris. Il ne nous fallut que quelques minutes pour le rejoindre. Alors que je marchais les derniers mètres, les montagnes de Fiordland apparurent.

Posé sur le col se trouvait une sorte d'abri sommaire pour grands groupes, à partir duquel un petit crochet était possible, avant de poursuivre la Routeburn. Sur la carte, il semblait offrir un point de vue panoramique à 360 degrés qui m'attirait énormément. Christos, pour sa part, comptait se reposer un peu et il proposa de m'attendre, pendant que j'irais vérifier la promesse faite par la carte. La neige, cependant, commençait à se faire très présente à cette altitude, et Christos insista pour que je prenne les deux bâtons. Nous convînmes d'un délai pour lequel je devais être rentré, et je le laissai profiter du soleil pendant que je partis à la conquête du sommet.

La première centaine de mètres fut aisée, mais le sentier fut rapidement recouvert d'une épaisse couche de neige, au point de disparaître complètement. Ne restaient que les traces de pas des randonneurs précédents, et ces traces montaient en ligne droite sur une pente dépassant allégrement les 60 degrés. J'avais un peu de temps, et je montais avec précaution, tentant de ménager mon tendon. Je n'étais pas tout à fait sûr de faire le bon choix en poussant ma chance vers ce point de vue, mais la perspective de pouvoir embrasser les deux parcs nationaux d'un seul coup d'œil continuait d'attiser ma motivation.

Mes pieds s'enfonçaient profondément dans la neige, et je me réjouissais d'avoir les bâtons, quand l'un d'eux, sous le poids de mon corps en équilibre, plongea d'un bon mètre dans la neige. En essayant de le sortir, j'appliquai malencontreusement une pression sur le manche. Le bâton, déjà sollicité, n'apprécia pas et se tordit irrémédiablement. C'était le troisième bâton que je brisai sur cette randonnée ! Je pestai furieusement contre moi-même et je mis plusieurs minutes pour retrouver mon calme. Prenant acte de la situation, je pris les deux morceaux du bâton à une main et résolu de continuer.

Suant à grosses gouttes, je parvins jusqu'à un niveau où l'escarpement s'adoucit enfin. Derrière un rocher, je laissai le bâton cassé et pris une photo mentale pour pouvoir y revenir ensuite. Une centaine de mètres plus loin et sur une pente assagie, j'atteignis le sommet, Conical Hill, à 1515 mètres d'altitude.



Les pieds dans la neige, et sans un obstacle pour obstruer la vue, j'embrassai Fiordland et Aspiring National Park sous un ciel sans nuage. L'horizon était cerné de montagnes. Au Nord-Ouest, on pouvait voir la Hollyford Valley remonter, longeant le lac McKerrow, pour rejoindre, où le regard ne portait plus, la mer de Tasman. Au Sud-Ouest, on pouvait voir la vallée au creux de laquelle se faufilait la route menant au Milford. A mes pieds, le lac Harris, et loin derrière lui, coudées, les deux vallées empruntées une semaine plus tôt, la vallée Rees et la vallée Dart.

Le temps avait filé, et je me devais d'entamer ma redescente pour que Christos ne s'inquiète pas. Je repassai devant le rocher pour récupérer le bâton, puis me lançai dans la descente à toute allure, glissant sur les talons. Mon genou se lamentait, jusqu'au sentier sans neige. Je ralentis le pas et finis, après un dernier virage, par rejoindre le refuge. Christos était allongé au soleil et mettait mollement à jour le récit de son long voyage :

- J'en suis à l'Australie. Que c'est long ... C'était bien là-haut ? Me demanda-t-il ?
- Oh ouais, c'était superbe. Des vues géantes sur tout Fiordland, et pourtant, qu'une infime partie. C'était sympa, bien que la montée dans la neige fut difficile ... A ce sujet ... Tu vas pas être content, et je te préviens que je réparerai ça en rentrant à Wellington : j'ai cassé un de tes bâtons.

Christos explosa de rire :

- Quoi ? Mais c'est le troisième !! Comment tu fais ton compte ??!

Comme il le prenait sur le ton de la rigolade, j'étais soulagé :

- Ecoute, je sais pas, je dois pas être fait pour ça. Ils m'ont bien rendu service dans la montée et puis il s'est coincé dans un trou de neige ... Je suis vraiment désolé.
- Bah, t'inquiète pas, va. Je crois qu'il doit avoir une garantie à vie, et je suis sur que tu pourras le remplacer à Wellington.

Je restai un peu penaud, et enchaînai sur le récit de la montée, revenant sur le superbe panorama dont j'avais pu profiter au sommet. L'après-midi était bien entamée, et il nous fallait poursuivre. La vue avait été exceptionnelle, mais j'avais été un peu présomptueux en voulant à tout prix aller la chercher : Christos était maintenant reposé, et mon genou me lançait. Malgré cela, nous laissâmes Aspiring National Park derrière nous et entrèrent par la grande porte de Fiordland.

Durant les deux heures qui suivirent, nous dûmes longer le flanc de Ocean Peak, en marchant vers le Sud. Nous évoluions au dessus de la *bushline* et les paysages étaient superbes, les couleurs contrastées, la clarté éblouissante : une telle météo était absolument inespérée dans cette région. On pouvait profiter du fond de la Hollyford Valley, parcourue par la rivière du même nom. En face de nous, les montagnes de Darran, couvertes de neige et de glaciers dans les hauteurs, se paraient d'une brume de chaleur bleutée, lissant les verts sombres du *bush* et les bruns des tussoks. Le sentier, bien qu'en bonne forme, était suffisamment accidenté pour faire souffrir mon tendon et mon genou. Quand une marche se présentait sous la forme d'un rocher à enjamber, ou d'une racine à descendre, je gardais la jambe gauche raide, reportant le plus gros du travail sur la jambe droite. Celle-ci encaissait la charge sans trop se plaindre, mais je redoutais le moment où elle se mettrait à me faire souffrir à son tour. Nous dépassâmes de petits étangs d'altitudes aux berges couvertes de mousses ocres, traversâmes quelques torrents, et c'est fastidieusement que je rejoignis l'épingle après laquelle nous entamerions notre descente jusqu'au lac McKenzie.

Christos avait énormément avancé sans trop m'attendre cette fois ci, au point de faire naître une pointe d'inquiétude en moi, mais il était là, et je réclamai, sans trop de scrupules, une vraie pause. Il était assez silencieux, et je ne pus déterminer s'il ravalait un certain agacement de devoir tirer un boulet

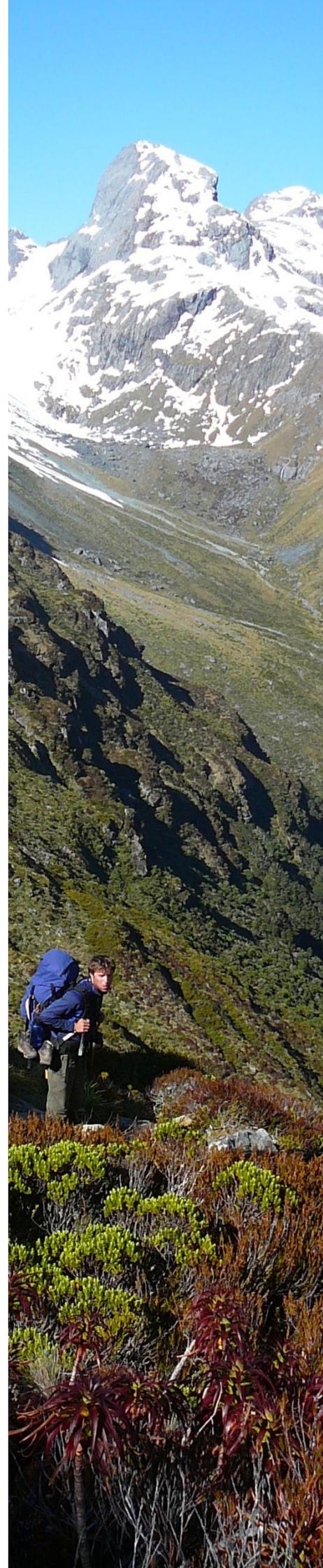
- Voyage en Aspiring & Fiordland -

comme moi. Il déclara que selon lui, ce paysage était le plus beau de la randonnée. J'avais vraiment espéré que cette randonnée lui plairait, à lui qui avait déjà pas mal bourlingué. J'avais aussi un peu l'impression qu'une lassitude naissait doucement en lui, et l'entendre dire ça spontanément me rassura un peu. Finalement, je conclus qu'il était davantage en pleine contemplation et m'assis à ses côtés pour admirer le spectacle.

Je rechignai à repartir, souffrant sérieusement au genou, mais il restait une descente de 300 mètres, et je ne pouvais pas vraiment y échapper. Nous repartîmes donc, d'abord vers l'Est pour rapidement surplomber la vallée du lac McKenzie. Sur notre gauche se dressait, autoritaire, Emily Peak. Quand j'avais préparé cette randonnée, j'avais envisagé de quitter le sentier aux chutes de Routeburn pour passer par son col, non balisé, pour ensuite rejoindre le lac, mais la perspective de neige tardive m'avait découragé. Du sommet naissait un ruisseau qui grossissait à mesure qu'il descendait, pour terminer sa route dans le lac, superbe joyau aux bleus et verts turquoise, coincé dans un cirque dont les dimensions égalaient sa beauté. Cet écrin sauvage et préservé, cette beauté délicate et parfaite jusque dans ses moindres détails me laissa sans voix. La chance de pouvoir en profiter ainsi, contribuait à mon plaisir : j'essayai, sans y parvenir, de m'imaginer ce même décor sous les trombes d'eaux dont il devait être coutumier. Mais ça semblait impossible, c'était trop beau. Proche des bords en dentelles jaunes du lac se trouvait une petite île, et, discrètement posé un peu retraits, le refuge. Déchiré entre la douleur, devenue de plus en plus forte, et l'extase provoquée par ce paysage, je clopinais dans la descente. J'occupais mes pensées à la perspective du bain glacé qui m'attendait et qui, je l'espérais, soulagerait ma douleur. Christos gambadait devant moi, alors que ma progression était fastidieuse. Nous dépassâmes des buissons de plantes grasses pourpres, des arbustes orangés, puis la canopée nous engloutit. A 17h45, nous atteignîmes le refuge.

Il faisait très beau. Devant le refuge, assis sur le *deck*, des personnes discutaient calmement, d'autres s'affairaient entre les différents bâtiments : le refuge était grand, et il était bien occupé. Mais comme le dit Christos, comment ne pas comprendre qu'un tel endroit puisse attirer les Hommes ? Dans le dortoir, en haut d'un escalier en bois, quelques individus se reposaient. C'était une longue pièce, et les lits superposés, eux aussi en bois, étaient disposés en parallèle les uns par rapport aux autres. Tous les deux lits, il y avait une cloison qui séparait la pièce en autant de compartiments chaleureux et rassurants. Il y avait aussi des matelas dans la sous-pente du refuge. Le premier box sur notre gauche était libre, et nous y posâmes les sacs à dos. Je sortis une serviette, mes vêtements de rechange et avec Christos, repartis pour les abords du lac.

Le ciel était parfaitement bleu, il n'y avait pas de vent. Le sol était recouvert d'un discret tapis de verdure. Le chant des oiseaux se mêlait aux discussions et aux rires. Bizarrement, il n'y avait pas de *sandflies*. Nous étions dans une peinture de Monet, le temps suspendu, le tableau parfait, jusque dans ses moindres détails. Je m'assis sur un rocher pendant que Christos se dévêtit pour entrer dans l'eau : son premier bain depuis le début de la randonnée ! Très vite, son ardeur fut refroidie par les décharges glacées qui lui remontaient le long des jambes. Il se raidit et dû contenir des cris de douleur, tant la morsure était forte : finalement, le bain ne dura pas longtemps ! Il se concentra sur l'essentiel puis rejoignis rapidement le bord pour se sécher. Pour ma part, je savais que l'eau serait très froide, et qu'il me faudrait du courage pour y pénétrer, mais je voulais pouvoir me baigner dans ce décor idyllique. De plus, je souhaitais donner du temps à mon genou pour récupérer, libéré de la douleur qu'il m'avait procuré toute la journée. A une centaine de mètres de là, sur une autre berge, une femme plongea sans hésitation. Finalement, j'avançai à mon tour vers le lac, un pas après l'autre. Le froid glacial transperça mes mollets et atteint immédiatement ma colonne vertébrale. J'inspirai. Attendis. Sortis de l'eau. Puis y retournai. Il fallut du temps pour que je laisse l'eau atteindre mes épaules et pour effectuer quelques brasses, mais ces quelques secondes en apesanteur



n'avaient pas de prix. Je sortis de l'eau transi et laissai les rayons du soleil me sécher. Enfin, je revins au refuge, la douleur au genou anesthésiée pour un moment. Christos y était rentré pour fumer une cigarette sur le *deck*.

Comme de coutume, il fallut bien que le jour se termine, et que la nuit tombe. La salle commune était remplie des randonneurs et chacun préparait son repas. Pendant que nous mangions, un des rangers du refuge vint pour vérifier nos tickets, puis, ayant inspecté tout le monde, il se lança dans une petite présentation du refuge, de la Routeburn, et des initiatives de conservation en cours dans la région. Ce fut intéressant, mais je ne parvins pas à retenir beaucoup des informations dispensées ce soir là, éreinté comme je l'étais. De plus, je ne pouvais contenir une pointe de nostalgie pour la solitude de la Rees-Dart. Les effets combinés de l'isolement et d'une nature intacte m'aidaient à me fondre dans l'environnement, à me connecter à l'espace vibrant, et partant, à l'instant présent, à moi-même. La Routeburn, dans son immense beauté, ne me toucherait jamais aussi profondément que les deux autres vallées.

Une fois le discours du ranger terminé, nous fîmes un peu de vaisselle et je ne tardai pas à rejoindre le dortoir. Je montai sur mon lit et pris bien soin de mettre mes boules Quiès avant de poser ma tête sur l'oreiller.

Samedi 15 novembre

Huitième et dernier jour. C'est la première pensée qui me vint ce jour là. Certes, il resterait une heure de marche le lendemain pour rejoindre l'arrêt de bus, mais c'était négligeable : ce soir, je déploierais mon sac de couchage pour la dernière fois. De celui-ci, je ne voulais pas sortir ce matin : je savais qu'une fois debout, j'aurais à marcher sur un genou qui avait à payer la facture du jour précédent, particulièrement éreintant. J'avais plutôt bien dormi, surtout au regard des conditions : nous avons partagé le dortoir avec au moins 25 personnes, réparties sur les 25 matelas disponibles. Je louai le Dieu Quiès et ouvris doucement mon duvet. Si je souffrais de mon genou, Christos, comme chaque matin, avançait courbé : à cette heure matinale, nous avons l'air de deux vieillards !

L'agitation qui régnait dans la salle commune avait le don de nous couper l'envie de toute discussion. Nous mangeâmes en silence pendant que je regardai la carte. Le programme prévoyait une remontée au dessus de la *bushline*, puis, après avoir longé les courbes de niveaux, une redescente jusqu'à la Howden Hut. Le chemin pour la rejoindre faisait huit kilomètres et se terminait par un dénivelé négatif de 400 mètres qui promettait l'enfer à mon genou.

Autour de nous, tout le monde répétait que la météo se dégradait. Si nous pouvions poser nos sacs pour midi, nous éviterions le plus gros de la pluie. Christos pensait que la marche durerait trois heures, ce qui nous obligeait à un départ au plus tard à neuf heures. C'était intéressant de constater que nous voulions éviter absolument d'être mouillés, alors que la météo nous avait déjà largement épargné : enlever nos vêtements trempés le soir et les remettre le matin aurait dû être notre quotidien dans cette région de Nouvelle-Zélande, et nous étions en train de nous presser pour éviter les quelques gouttes finales !

Pour la dernière fois, je m'appliquai à refaire mon sac correctement. Avant de le refermer, je partis me brosser les dents. De longs nuages, déchirés par les sommets de l'Ouest, s'étiraient en notre direction comme des rubans. Le ciel bleu se diluait entre les branches, mélancolique, à genoux face à l'envahisseur, face à la tempête qui s'avancait, inexorablement. Un insecte disparut sous les feuilles, s'enfouit dans la mousse qui recouvrait les troncs : pour lui, il était temps de s'asseoir à table.

Quand je soulevai la sangle de mon sac pour le passer à mon épaule, on eut dit qu'un verre d'eau sale s'était déversé sur le ciel. Quelques gouttes tombèrent



sur mon visage, comme un avertissement. Christos était devant moi, mais m'attendait, gentiment. Pour ma part, la progression était laborieuse, difficile. Était ce mon genou, ou moi qui prenait conscience de la fin ? Je faisais durer le plaisir, m'arrêtait pour soulager ma jambe, et pour lever le regard sur ce paysage, de plus en plus dramatique : la furie de Fiordland n'allait pas tarder à se déchaîner.

Les chutes Earland apparurent au détour d'un virage, tandis que les arbres se faisaient plus rares, dégagant la vue sur la vallée Hollyford. Celle-ci avait perdu ses couleurs chaudes de la veille et apparaissait maintenant beaucoup plus sombre, plus inquiétante. Les chutes, hautes de 174 mètres, propulsaient des masses compactes d'eau sur des rochers posés près du sentier. Emportés par le vent de la cascade, des volutes de brumes arrosaient le *bush* luxuriant et les randonneurs intrépides.

Après la cascade, Christos s'engagea dans la descente, qui devait se terminer près du Lac Howden et au refuge du même nom. Ma démarche, déjà difficile, se fit encore plus lente. Je gardai ma jambe gauche raide et descendis chaque rocher, chaque racine, sur ma jambe droite. La douleur n'arrivait cependant pas à accaparer mon attention, toute tournée vers le paysage, le décor. Malgré ces huit jours passés dans la nature, je voulais capturer chaque détail, chaque seconde, comme pour les empêcher de filer. Mais suspendre le temps est bien sûr impossible, et retourner sur nos pas n'aurait pas inversé la marche des aiguilles. Vers midi, alors que les nuages menaçaient de craquer à chaque instant, je vis Christos m'attendre sur le bord du lac. Le refuge se trouvait à une centaine de mètres de là.

Le toit s'élançait au-delà des murs, formant un petit préau, en dessous duquel se trouvait un banc. Quand je m'y assis, j'eus le sentiment d'entendre mon genou souffler de soulagement. La randonnée était terminée, et ce n'était pas la petite heure du lendemain qui allait changer quoique ce soit. Selon un accord tacite, Christos et moi ne nous félicitâmes pas, réservant ce moment pour le lendemain, quand nous poserions les sacs pour la dernière fois. Je retirai mes chaussures de marche et entrai dans le refuge. L'intérieur était tout en bois, avec une baie vitrée donnant sur le lac. Autour du poêle central étaient disposés des tables et des bancs. J'empruntai l'escalier longeant le mur au fond de la pièce. Là encore, le dortoir était compartimenté, chacun d'entre eux contenant 4 lits superposés. Le refuge était vide et je pus choisir le mien tout au fond de la pièce. Les énormes poutres qui soutenaient la charpente diffusaient une puissante odeur de bois entêtante. Mes paupières étaient lourdes et il était tôt. Je n'hésitai pas longtemps avant d'opter pour une sieste et ce n'était pas le bruit de la fine pluie sur le toit de tôle qui m'empêcha de sombrer dans un profond sommeil.

J'ouvrai les yeux une heure plus tard. A proximité de mon lit, Christos avait posé son sac, sans que je ne l'entende. Je sortis de la douce chaleur de mon duvet en enfilai ma polaire. Je me rhabillai avec des gestes encore endormis en me demandant si j'allais trouver le courage de faire un peu de toilette ce soir. La réponse qui se forma était négative et j'achevai de me convaincre en me disant qu'après tout, je n'avais pas tant sué que ça ce jour là. Je retournai dans la salle principale où se trouvait Christos. Il avait allumé le poêle et me proposa un peu d'eau chaude pour un thé, que j'acceptai volontiers.

- Ca va, t'as bien dormi ? me demanda-t-il.
- Rah ouais, carrément. Mais c'est un peu dur de me réveiller, là. J'ai aussi du mal à croire que ce soit fini.
- Moi aussi mon pote. Etant arrivé ici à midi, j'aurais presque préféré qu'on pousse jusqu'à The Divide aujourd'hui, pour vraiment conclure, tu vois ?
- Oui. J'avoue que je n'étais pas arrivé jusque là dans la préparation dans la rando. Je savais pas si on serait là à l'heure pour le bus, tu sais. Avec le recul, je me dis qu'on aurait pu, en effet, mais le bus





- Voyage en Aspiring & Fiordland -

est à 11h du matin : si on l'avait loupé, ça aurait été marche arrière.

Il acquiesça.

- Nous aurions du quitter McKenzie à 8h au plus tard ... Pour le dernier jour, franchement, je sais pas si c'est ce qu'on aurait voulu.
- Tu vois, ajouta-t-il, j'ai discuté avec des gars hier soir qui faisaient ça. Mais t'inquiètes, hein, c'est très bien comme ça.

Dehors, un groupe important avait rejoint le refuge en provenance de The Divide et pique-niquait dehors.

- Ca fait une demi-heure qu'ils sont arrivés. Ils ont l'air sympa, mais je te raconte pas comment je louche sur leur nourriture.

Les randonneurs avaient des fruits, du chocolat, des biscuits, sur lesquels mes yeux avaient fini par s'arrêter, sans s'en détacher. A la remarque de Christos, j'espérai juste que l'insistance de mon regard n'avait offensé personne !

- Mais t'as carrément raison, dis-je. Ca me rend dingue ! Je donnerais cher pour un fruit frais. En plus, ils ont l'air d'en avoir trop ... Il faut surtout pas qu'ils jettent.
- En fait, j'ai discuté avec leur guide tout à l'heure, et ils sont en sortie pour la journée, là ils repartent pour The Divide.
- Grave ! Mais ils ne vont pas tout manger, c'est sur. Tu crois que ...
- Franchement, j'y ai pensé ! Mais ça se fait pas, si ?
- Ben ça dépend comment tu le demande, je suppose. Il n'y a pas moyen de faire une demande au groupe, comme ça ...
- ... si, par hasard, il n'y aurait pas des restes ...
- ... mais sur le ton de la rigolade bien sur ...
- ... pour n'offusquer personne et laisser ...
- ... à chacun le choix ...
- ... de donner ...
- ... un peu de variété ...
- ... à deux pauvres randonneurs désorganisés ...
- ... dans le *bush* depuis huit jours ... Chris ?

Il était déjà parti discuter avec le guide. Il avait du présenter les choses correctement car il n'eut pas à faire d'annonce au groupe, le guide s'en chargea pour lui. Il prit ensuite un air embarrassé de circonstance et accepta avec beaucoup de politesse et un brin de confusion dans le regard les petits biscuits et le chocolat qu'on lui donna. Quant il me rejoignit, remerciant tout le monde de la main, il avait même une orange pour chacun de nous. Les randonneurs nous saluèrent depuis l'extérieur.

- Franchement, Chris, bravo. Non mais là, c'est mieux que le resto à la fin de la rando ! On va se faire un petit festin ! Si tu veux, je sors la popote et je fais fondre le chocolat, et on fait une fondue avec les oranges.
- En route mon gars !

La fermeté de la chair des fruits qui cède sous la dent, le jus des oranges explosant dans la bouche, l'odeur puis le parfum du chocolat, ... chaque morceau fut apprécié comme autant de trésor. Même Christos qui avait souvent pesté contre les rations appréciait d'avoir à goûter autre chose que des pâtes ou du riz. Pour moi, toutes ces saveurs remontaient jusqu'à mon cerveau comme un plaisir qui pétille. Quand je finis mon dernier quartier d'orange, je regardai Chris avec

- Voyage en Aspiring & Fiordland -

un sourire niais. Le groupe était reparti et nous étions à nouveau seuls.

- Mais que ça fait du bien ... dis-je. Je suis presque saoul !
- Tu m'étonnes. Ils ont été vraiment gentils de partager, et moi, je faisais pitié.
- Ca doit être ta tête ! T'as les cheveux en pétard mon pote.
- Tu t'es vu ? Pas rasé et des cernes jusque par terre !
- Ah ça, j'ai bien dormi, c'est sur. Et super le réveil, merci ! J'ai fait de ces rêves ... Je crois que ça me fait bizarre que ce soit fini, pas toi ?
- Ben si, bien sur. Pendant que tu dormais, j'ai regardé les cartes. On a fait un bout quand même, au moins 100 kilomètres.
- T'as compté ?
- Ouais, j'ai ajouté les distances et suis arrivé à ce chiffre. Ca, avec les deux cols, la rivière ... c'était quand même pas mal.

Je reconnus bien là le Christos des chiffres et des défis.

- Tu trouves ? demandai-je d'un air inquiet. J'espère que ça t'a plu, même si ce n'était pas très alpin comme randonnée.
- Mais bien sur ! Ca m'a permis de voir la Nouvelle-Zélande comme peu de gens la visitent. Le défi n'était pas dans l'altitude, mais dans la durée. On a passé huit jours en complète autonomie, à part les oranges qu'on vient de manger ! Non, vraiment, merci pour ça, c'était extra !

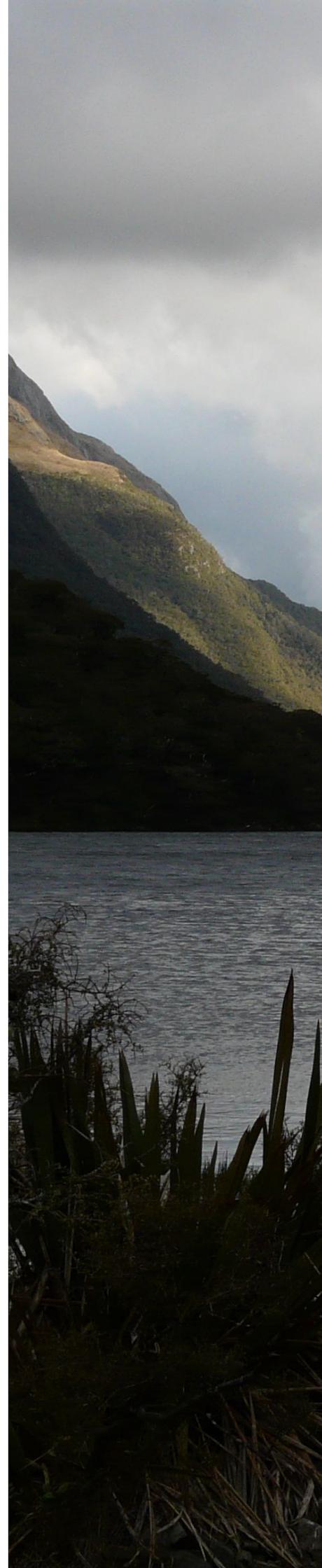
Je souris, soulagé.

- Ben moi, je suis content d'avoir fait ça avec toi. On en parlait depuis tellement longtemps.

L'après-midi continua de couler, lascivement. Deux randonneurs, un australien et un américain, rejoignirent le refuge. Je m'esquivai discrètement et partis visiter les abords du lac. Il ne pleuvait pas mais le ciel était chargé de nuages emportés à toute allure vers l'Est. Le lac était parcouru de risées. Ses eaux noires se confondaient avec la végétation qui le bordait. Assis sur un tronc, enveloppé dans ma polaire, je repensai, seul cette fois ci, à cette randonnée. Christos avait été un compagnon de marche extraordinaire, mais n'était pas venu avec les mêmes attentes que moi. J'avais cherché à rencontrer la Nature, et quelque part, j'avais espéré qu'il m'aiderait à aller plus loin. De lui, j'avais attendu qu'il s'ouvre davantage et laisse parler ses émotions, ses sentiments face à tant de beautés. Ce faisant, je me serais ouvert davantage, j'aurais laissé la nature toucher mon cœur plus facilement. Allais-je un jour trouver quelqu'un qui me ressemble ? Qui ressent ce que je ressens ? Ou ce chemin vers la Nature, vers la paix intérieure, était-il un chemin que l'on devait emprunter seul ?

Malgré cette petite frustration, et avec mes propres moyens, j'avais quand même réussi à me rapprocher un peu plus de cette Nature, et c'était là une grande satisfaction. Ce sentiment de plénitude et d'harmonie m'avait frappé pour la première fois par hasard un matin de 2005, sur une plage du Danemark. Ce jour là, j'avais ressenti un moment sans peur, sans pensée, sans problème, d'un immense équilibre, alors que je pénétrais dans la mer. C'était cette balance parfaite que je cherchais à retrouver à tout prix. Par chance, j'y étais parvenu quand, dans la Dart Valley, j'étais parti me promener et m'étais baigné, alors que Christos dormait à la Dalleys Flat Hut.

Certes, j'étais fier d'avoir terminé la randonnée en ayant géré correctement l'effort, la nourriture, la logistique et l'hygiène. Mais pour moi, le lien spirituel avec la Nature qui s'établissait doucement en moi, représentait la plus belle chose qui avait pu m'arriver cette semaine de Novembre 2008. Assurément, je savais que ce lien pouvait encore s'enrichir considérablement. Par





- Voyage en Aspiring & Fiordland -

exemple, je ne savais dire si me connecter à Elle était une fin en soi ou un passage, un outil, un vecteur pour rejoindre autre chose.

Cette randonnée m'avait donné le temps et l'espace pour faire un pas supplémentaire, mais quel était le suivant ?

De retour au refuge, je trouvais Christos en train de discuter avec les deux autres randonneurs et Sarah, la ranger du refuge, autour du poêle. Elle vit que je boitais et alors qu'elle me demanda ce qu'il m'était arrivé, je lui racontai mes douleurs au tendon et au genou. Généreuse et calme, elle me proposa de me réaliser une atèle pour l'heure de marche restante, le lendemain, offre que j'acceptai. Le jour se coucha tout doucement sans que l'on s'en rende compte. Sans regret, nous laissâmes notre dernier diner de pâtes derrière nous. Sans regret, nous laissâmes notre dernière séance radio derrière nous.

J'étais un peu déçu de passer cette dernière soirée avec d'autres que Christos. J'aurais aimé que celle-ci soit la nôtre. Au lieu de ça, j'étais spectateur des discussions, et je n'eus pas de difficulté à m'éclipser quand le poids du sommeil devint trop lourd pour mes paupières. La nuit était complètement tombée, et il faisait noir dans le dortoir. Je n'entendis pas Christos quant-il rejoignit son lit.

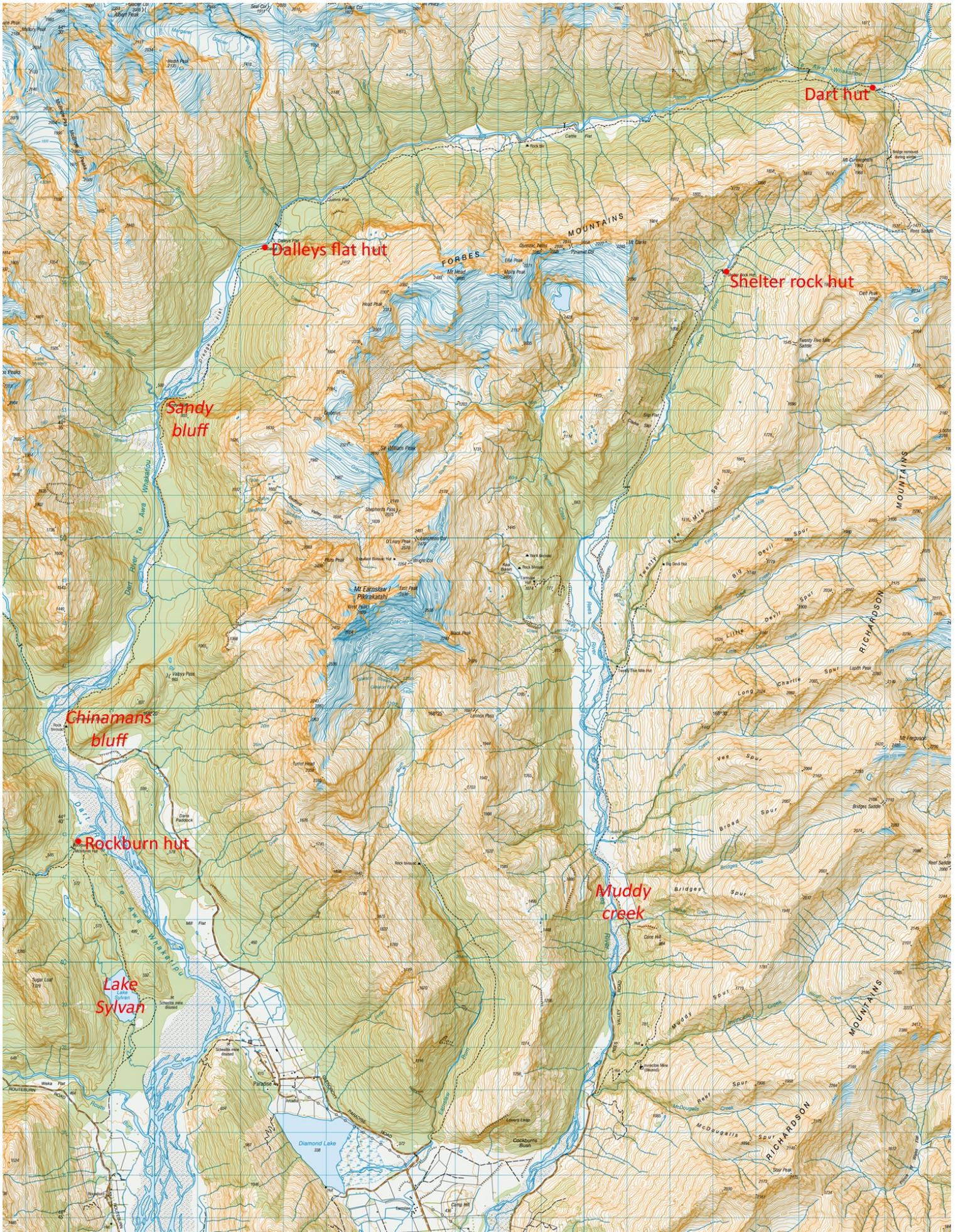
Epilogue

Il pleuvait des cordes. Chaque branche basse que mon sac à dos accrochait était l'occasion d'une douche froide. Nous avons gravi le sentier jusqu'à l'embranchement pour le Key Summit, sans nous y rendre, prétextant que la vue serait bouchée. Mon genou et mon tendon me faisaient moins mal, soutenus par l'atèle de Sarah, mais j'allais être content d'arriver. Nous descendions depuis 20 minutes et j'entendis le bruit d'une voiture qui passait, le frémissement des pneus qui roulent sur une route trempée : The Divide n'était pas loin.

Quelques minutes plus tard, je vis le toit de l'abri, posé à côté du parking. Christos m'y attendait, souriant. Nous nous serrâmes la main, en nous félicitant car nous avons terminé. Je le remerciai de m'avoir accompagné, et lui de lui avoir fait découvrir la Nouvelle-Zélande de cette façon là.

Le bus n'allait pas tarder à arriver. La couverture réseau téléphonique allait revenir. J'allais monter dans un avion pour Christchurch, puis Wellington, où un taxi m'attendrait pour la maison. Les lignes bien droites de la route m'interpellèrent, après 8 jours passés dans une nature organique. Mais les choses sont ainsi faites que chaque début a une fin. Le moment était venu que cette parenthèse sauvage se referme, que cette page de nature se tourne.

- Voyage en Aspiring & Fiordland -



- Voyage en Aspiring & Fiordland -



Profil de la randonnée

